

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

LE
NATIONAL



LILLE (de notre envoyé spécial). — L'excellent coureur bordelais Lalanne a brillamment gagné le National de cross-country. Regardez avec quelle aisance et dans quel style il saute une barre.
(Voir notre reportage sur le National, pages 8 et 9.)

Le sport les gens les faits

On a été très sévère pour un international de football, fraîchement naturalisé, qui a fort mal joué l'autre dimanche. Ne parlait-on pas de le mettre sur la touche et de le « sortir » de l'équipe de France où son arrivée avait été fêtée comme un événement ? Les passions se sont vite calmées, heureusement. Beaucoup de dirigeants qui furent autrefois des joueurs se sont rappelé qu'il leur était arrivé, à eux aussi, de connaître des jours où la forme et la réussite leur tiraient, si j'ose dire, des pieds de nez. Les astrologues qui nous informent quotidiennement des influences passagères prédisent bien que, certains jours, nous serons disposés on ne peut mieux à bien faire ou bien condamnés à tout rater et à gémir. Qu'un sportif de valeur se montre une fois dans une très mauvaise condition, c'est fâcheux mais naturel. On pourra s'inquiéter si cette mauvaise condition persiste. Elle prouverait un état de santé déficient. Un homme n'est pas une machine, sapristi !

★

L'original Max Baer, devant dix-huit mille personnes, a battu aux points Tommy Farr qui escomptait un succès facile. C'est un drôle de type ce Baer. Un vrai amateur. Il blague, il prétend n'avoir besoin d'aucun entraînement, il fait des pitreries sur le ring, il encaisse par deux fois des défaites sans appel, il démolit une autre fois son adversaire et les pronostics. Au fond, il a trouvé un filon. Il garde une réputation de cogneur et de perpétuel outsider. Le public ne croit plus en lui, mais, tout de même, vient le voir combattre, parce que, n'est-ce pas ? avec Max Baer, on ne sait jamais !

★

La Fédération française de basket-ball se réjouit du succès du récent France-Lithuanie. Mais les farouches et sincères défenseurs de l'amateurisme ont poussé un cri d'alarme. Nous ne comprenons pas cette levée de boucliers. Le basket-ball est pratiqué par des jeunes gens qui jouent vraiment pour l'amour du sport. Et l'organisation de grands matches en salle couverte ne peut qu'aider à la prospérité nécessaire des finances de la Fédération. M. Marcel Barillé écrit justement dans l'organe officiel de la Fédération :

Le basket souffre du manque d'argent. Nos comités sont pauvres. Nos clubs se ruinent dans les déplacements trop onéreux. Le championnat est menacé... notre propagande aussi.

Pourquoi ne pas demander au sport international en salle son appui financier ?

N'oublions pas, en effet, que le basket en salle est spectaculaire en diable et que, dans des établissements judicieusement choisis d'après l'importance des rencontres, il peut laisser d'appréciables bénéfices.

Pourquoi faire ? mais pour notre propagande, pour nos clubs, pour nos comités, pour aider le grand avenir de notre sport.

Voilà notre but.

« Gare au professionalism ! » disent les esprits chagrins ; soyez tranquilles, messieurs, nous y veillerons.

Notre but est trop louable pour ne pas, entièrement, nous encourager. Aussi, nous le demandons en toute bonne foi à tous ceux qui aiment le basket et qui désirent le voir grandir et prospérer.

M. Marcel Barillé a raison.

RENE LEHMANN.

★

Auditeurs de T.S.F., écoutez tous les lundis à 12 h. 5 sur l'antenne de Radio-Cité, l'émission de Match, le plus grand hebdomadaire sportif ! Lundi dernier, Jules Ladoumègue et Louis Delblat ont été interviewés par nos collaborateurs. Match parle à Radio-Cité tous les lundis de 12 h. 5 à 12 h. 20.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80
CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

La technique française a triomphé avec Allais et Couttet

Je vis notre champion après cette tentative. Il était assez inquiet.

— Je veux bien me laisser grignoter un peu de mon avance, c'est du reste ma tactique, me dit-il, mais il faut que je ne fasse pas une faute, la victoire est là...

Et ce que nous pouvions redouter ne se produisit pas. Allais ne força point. Au contraire, il mit une seconde de plus à son deuxième essai, alors que Rominger améliorait son temps du premier tour. Il nous restait à savoir si les deux antagonistes n'avaient pas commis de fautes aux portes. Les commissaires spéciaux téléphonèrent. Aucune infraction n'avait été enregistrée en cours de route. Le Français l'emportait sur le Suisse qu'il battait par 183 points à 187.

Allais gardait le sceptre de champion du monde après avoir, la veille, sacré roi son jeune élève, espoir numéro 1 le 16 février, champion du monde de descente le 5 mars.

Ainsi, M. Gertsch a été battu à son propre jeu. Il n'a pas volé la dure leçon que le Français lui a infligée devant ses troupes et son public.

Il importe que dans l'avenir nous soyons délivrés des fantaisies partisanes du genre de celles dont je viens de vous entretenir. Ceci pour le bien d'un des plus beaux sports qui soient et la régularité que se doivent de connaître les épreuves des championnats du monde.

La F.I.S. a son mot à dire là-dessus. Et nous aimerions connaître quelles ont été les réactions de ses membres, devant les protestations qui s'élèveront de toutes parts à l'issue du slalom d'Engelberg.

Que tout ceci ne nous fasse point pourtant oublier la brillante fin de saison de la France.

Allais, Couttet, Agnel, trois champions.

Et quels champions !

Et derrière, toute une pléiade de jeunes qui ne sont pas loin des trois chefs de file.

La France a des as, oui, mais elle a aussi des réserves. Et ceci est réconfortant pour notre bel optimisme.

L'avenir le plus brillant s'ouvre devant nous. Ce sera la conclusion de ma philippique.

PAUL CARTOUX.



ENGELBERG. — Le parcours du slalom.

(Engelberg, de notre envoyé spécial.)

La façon dont James Couttet battit tous les meilleurs spécialistes mondiaux de la descente renforce encore, si c'est possible, la valeur de la victoire pure. Le parcours, pour une dénivellation de 850 mètres, était rude, dangereux et exigeait des concurrents une maîtrise exceptionnelle. Sur la fin du parcours, les trois quarts du lot tombèrent et perdirent ainsi tout espoir. Les autres se présentèrent en position de défense contre la chute et contrôlaient difficilement leur action. Deux hommes seulement, Couttet et Allais, franchirent l'obstacle sans un heurt, sans une faute, sans être un instant déséquilibrés là où tant d'autres s'affalèrent sur la neige « en tôle ondulée », blocs immobiles et magnifiques, aux terrifiantes mais sûres évolutions.

Le premier passa en boulet de canon, en force, ramassé sur lui-même, bolide que rien ne pouvait arrêter dans sa marche triomphale vers le titre. Le second fut toute grâce et toute souplesse harmonieuse. Mais, là encore, point l'ombre d'un effort, rien qu'une maestria incomparable et égalée par aucun. Le temps d'Allais était supérieur de deux secondes à celui de son apprenti de la veille, mais de sept secondes inférieur à celui de Rominger, celui que notre « Mimile » craignait le plus dans le slalom pour avoir été battu, du reste, par le Suisse à Auron.

Et c'est alors que le scandale se produisit.

L'entraîneur de l'équipe suisse, M. Gertsch, fut chargé par la F.I.S. de tracer le lendemain le parcours du slalom. Il le fit d'une manière bien personnelle, c'est le moins que nous puissions dire pour rester courtois.

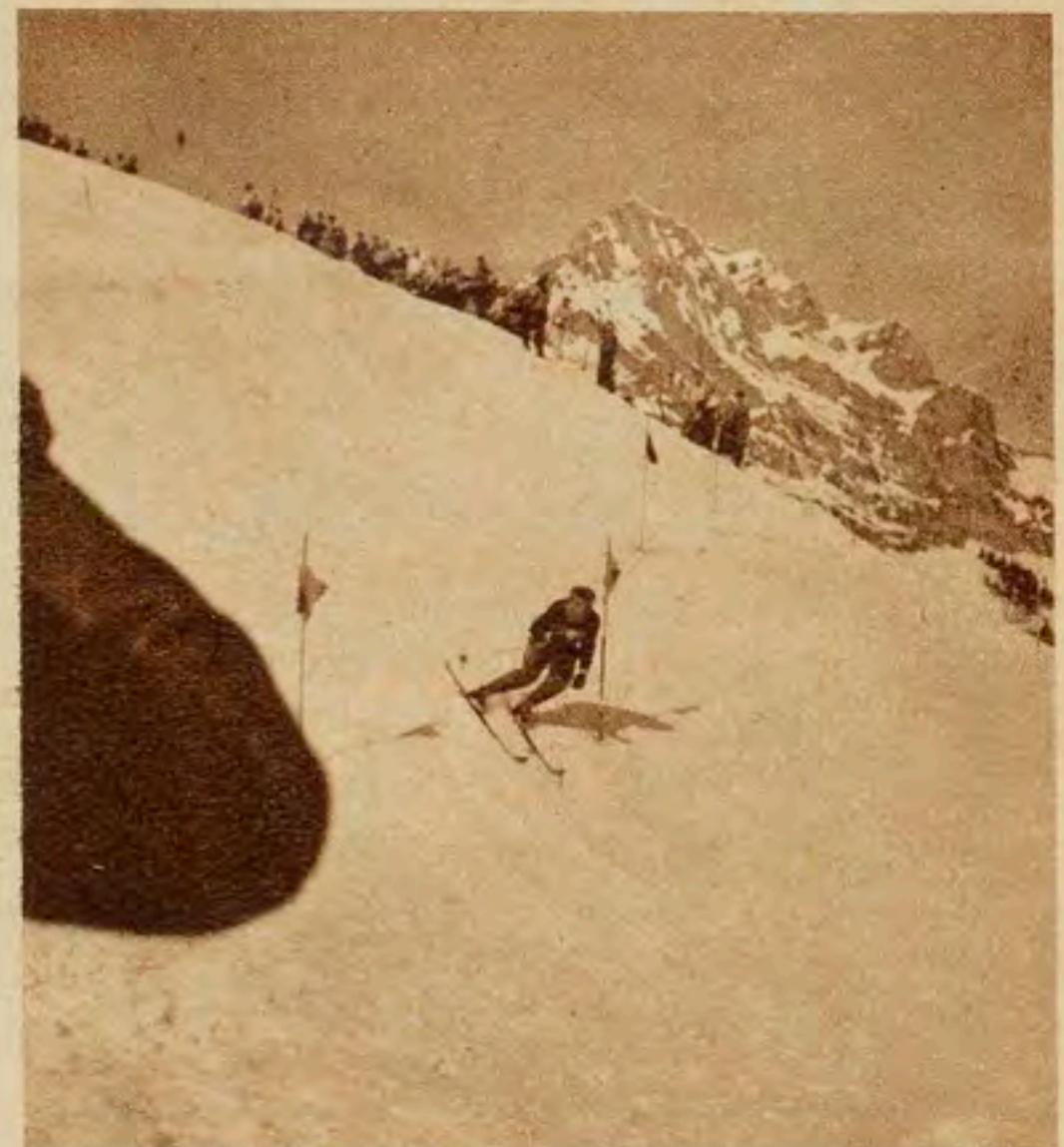
Il traça le parcours *inutilement trop long*, on verra pourquoi plus loin, sur une descente du Trubsee que certains affirmèrent avoir déjà servi au même entraîneur pour y exercer les représentants de l'équipe suisse. Cela passe encore, Mon Dieu, on peut même dire que c'est assez humain, sinon d'une sportivité douteuse. Mais l'absurdité dépassa les bornes lorsque les représentants des différents pays s'aperçurent que le tracé n'avait, avec un parcours de slalom, que le rapport qui peut exister entre une épreuve sportive et un exercice de gymnasiargue. Il fut évident, à ce moment, que M. Gertsch ne jouait pas seulement la difficulté mais la chinoiserie, permettant ainsi à Rominger, préalablement préparé à ce genre d'exercices, de montrer sur ses adversaires une supériorité noire. La longueur du tracé augmentait d'autant les chances de ce champion — au demeurant valeureux et d'une très réelle qualité — que les minutes gagnées avaient une valeur de près du double (1,7) sur les temps de la descente.

Vous voyez d'ici l'avantage dans le décompte des points pour le combiné et partant pour le plus beau des titres de champion.

L'Autrichien Toni Seelos, dont personne ne pouvait mettre en doute la grande supériorité, préféra abandonner à mi-chemin devant la difficulté des portes-chicanes qui transformaient la course en une acrobatie de cirque. Ce furent ces paroles mêmes que nous enre-



Allais passant la dernière porte.



James Couttet au même endroit.



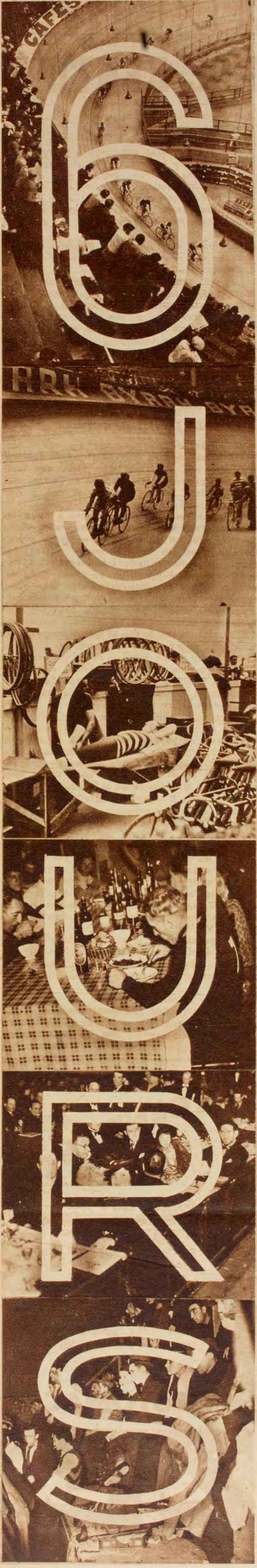
Emile Allais et James Couttet (de q. à dr.) se reposant durant l'épreuve.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.



AUTOUR DES SIX JOURS

NOUS y voilà ! Et nous y sommes arrivés sans qu'on parlât trop de nouveaux règlements, de nouvelles mesures, sans qu'on formulât des menaces sérieuses. Nous voulons dire que les Six Jours seront courus comme les précédents, avec, comme vedettes, des équipes qu'on a vues à Anvers, qu'on va voir à Paris, qu'on reverra à Bruxelles. Et cela veut dire que les Six Jours auront toujours le même succès et qu'ils nous montreront chaque soir des hommes « vidés » après chasses, bagarres et sprints et qu'on retrouvera souriants le lendemain. Ils feront une semaine de cent quarante-cinq heures; il en est qui feront quatre de ces semaines en deux mois, les deux mois que dure pour eux la récolte.

On a essayé, en Allemagne, de limiter la journée de travail des coureurs de Six Jours à dix-huit heures. Et cela n'a pas marché. On a donc conservé les heures creuses, avec quelques petits accommodements toutefois.

OSCAR EGG, dont il est inutile de dire qu'il fut un coureur de Six Jours remarquable, avouait qu'il n'était pas précisément commode au cours d'une épreuve de Six Jours. Au cours des trois premières journées, cela pouvait encore aller. Le troisième jour, il était, comme tous, particulièrement fatigué. Le quatrième, la fatigue, si elle ne passait pas, était plus supportable; on s'habitue à elle. « Et, disait-il, si la course avait duré huit jours, j'aurais terminé avec brio. »

Oscar Egg doit avoir raison, puisqu'on a vu Archambaud-Guimbretière revenir d'Anvers pour se montrer très brillants au cours d'une américaine de trois heures. Nous nous rassurons donc sur le sort des coureurs de Six Jours que l'on encourage en les plainant un peu. Ils tiennent parfaitement le coup lorsqu'ils sont adaptés à ce travail de cent quarante-cinq heures, qui donne, selon Charles Pélissier, la mesure exacte de lennui profond.

Et puis, les coureurs se reposent un peu, le matin. Leur femme ou leurs amis viennent les voir, celle-là pour les dorloter, ceux-ci pour leur raconter des histoires, des histoires à des hommes qui dorment debout. Nous nous souvenons d'un écureuil dont la femme, au campement, était particulièrement encombrante : « Tu es bien, même tes adversaires, c'est le moment ! » « Tu es mal, abandonne. » Le pauvre bougre supportait ces encouragements et découragements. Son soigneur les supportait moins bien. Un matin, son coureur étant assez mal en point, il ajouta à une tasse de café un stimulant précieux. La femme arriva, vit la tasse et, désireuse de prendre son petit café du matin, vida la tasse. On ne la vit jamais plus active, disons plus ardente. Et comme elle ne pouvait utiliser ses forces factices, une attaque de nerfs permit de l'évacuer — et de lui faire comprendre qu'elle aurait tort de revenir.

NOUS disions que les Six Jours trouvaient les coureurs capables de fournir les efforts les plus prolongés. Girardengo, le « championissimo », avait couru le samedi, à Rome, une course fort dure. Il prit le train le lendemain pour Paris, y arriva à quatorze heures et, le soir même, il prenait le départ des Six Jours et s'y montrait très brillant, comme l'on pense. La troisième classe pour vingt-quatre heures; la grande classe pour les Six Jours.

EMILE AERTS, Poncille de Jean Aerts, était — il doit l'être encore — un obstiné, un têtu. Il concevait les Six Jours — et il était un des meilleurs coureurs de ce genre d'épreuves — selon une formule particulière. Il était l'homme « du dernier quart d'heure ». Il estimait que le coureur le plus avisé était celui qui se réservait jusqu'à l'avant-dernier jour, au risque de passer pour un traine-latte, pour se montrer plein de vigueur au cours de la dernière journée. Et Jean Aerts, lui, poussait droit dans les dernières vingt-quatre heures.

SI vous rencontrez Perchicot, vedette de « cap conc », après avoir été un grand sprinter, il vous dira, en parlant des Six Jours, qu'il alla courir des cent quarante-quatre heures en Amérique, en 1911, avec Oscar Egg, déjà nommé, et qu'il ne connaît jamais autant d'angoisse, de regret même, qu'en arrivant pour la première fois en Amérique. Après avoir diné et qu'on peut conduire à sa chambre, on supprima l'électricité à neuf heures, après l'avoir enfermé dans son local. Il ne songea qu'à une chose : repartir. La nuit, heureusement, porte conseil. Il était né pour les planches. Lorsqu'il se trouva, le lendemain, sur une piste de bois, il chassa le cafard. Depuis, il a trouvé le plancher de la scène. Il est, en somme, le coureur qui, au cours de deux carrières, a été le plus applaudi en donnant, du geste d'abord et de la voix ensuite, sur les planches.

On peut conclure, en somme, que les Six Jours ont des acteurs qui fournissent un travail assez pénible — un travail à l'heure qui n'est pas amusant; qu'ils en tirent un sensible profit — la fortune pour quelques-uns — et qu'ils peuvent le pratiquer assez longtemps. Mais les Six Jours ont des spectateurs qui savent très bien apprécier ce travail puisque, selon les places qu'ils occupent, ils applaudissent, encouragent, vitupèrent, exultent, maudissent. Des clamours arides dans l'ombre mauve du Vel d'Hiv : c'est l'ambiance des Six Jours.

RENE BIERRE.

Ceux qui vont tourner

Kaers.



Billiet.

Pijnenburg.



Wols.

J. Van Kempen.



Pellenaeers.

Six jours

« Une prime cent francs deux tours... Une prime trois cents francs deux tours... Une prime mille francs cinq tours... »

Alors, à l'indifférence, succède la passion. Mille francs, c'est sérieux, et la fièvre des populaires gagne les coureurs, les soigneurs, les pointeurs, les radioreporters, les habitués de la pelouse qui se ruent vers la ligne d'arrivée, les dîneurs qui interrompent leur souper pour monter sur leur chaise et suivre le sprint qui désignera le vainqueur de la prime: « Mille francs à Michel Pecqueux... » Berretrot se tait, les rumeurs s'apaisent, la ronde continue...

Et ce spectacle, nous allons le revoir cent fois, plus peut-être, dès mardi soir, au Vel d'Hiv, à l'occasion des Six Jours de Paris.

Qui ne connaît les Six Jours ? Quel Parisien n'a pas, au moins une fois dans sa vie, franchi les portes du Palais des Sports à la nuit tombante pour rester sous la verrière enflée une partie de la nuit, indifférent, d'abord, puis hurlant avec les autres, au plus fort de la bataille, des encouragements à ses favoris : celui-là parce qu'il a un maillot rouge, cet autre parce qu'il est Français, ce troisième parce qu'il est faible. Peut-on savoir à quoi tient une popularité ? Le spectateur fait son choix en un quart d'heure — lorsqu'il ne vient pas avec des idées arrêtées — et il n'abandonne le personnage sur lequel il se penche avec sollicitude que s'il est trop déçu.

Après quoi, sans réfléchir, il ne s'occupe plus que du grand favori...

Quinze équipes

Comme tous les ans, nous verrons quinze équipes prendre le départ des Six Jours de Paris : six associations étrangères, huit françaises, un team mixte. Oui, un seul team mixte, Charles Pélissier-Dekuysscher, alors qu'au contraire on ne les comptait pas, d'Aerts-Sérès à Egg-Sérès, en passant par Louet-Van Kempen, Brocco-Deruyter, etc...

Est-ce mieux ainsi ? On le prétend. Pour nous, nous ne détentions pas les unions éphémères de deux grands champions, furent-ils de nationalité différente.

On obtiendra toujours d'excellents résultats, et nous sommes persuadé que Charles Pélissier-Dekuysscher réussiront, eux aussi, à s'imposer durant les longues chasses des nuits prochaines.

Les étrangers

Quatre des six équipes étrangères joueront un rôle important dès mardi soir : K. Kaers-Billiet, Jan Van Kempen-Pellenaeers, Pijnenburg-Wals et Christensen-Stieler, habitués des grands Six Jours européens, et qui ont terminé tout récemment les Six Jours d'Anvers dont ils furent les grands animateurs.

Les Belges et les Hollandais, surtout, seront toujours aux premières places à l'aube des nuits les plus folles. Les Danois leur sont légèrement inférieurs, mais bien générants, tout de même, et très spectaculaires au surplus. Christensen, notamment, qui a toujours su nous plaire par ses démarques violentes.

Les Suisses Egli-Bulher seront, sans nul doute, pris de vitesse. On pourra tout de même compter sur eux pour « rouler la caisse », car ils sont infatigables.

Quant à Bautz-Wengler, ils feront de leur

mieux, nous pouvons en avoir l'assurance, l'acrobate Wengler devant, à lui seul, attirer sur sa petite personne l'attention des populaires.

Les Français

Les associations françaises sont constituées par des hommes de valeur, Magne-Speicher, Ignat-Diot, Archambaud-Guimbretière, Girard-Goujon, A. Sérès-Giorgetti, Pecqueux-Lesueur, Bouchard-Fournier et Tonnelier-Magdeleine.

Incontestablement, Ignat-Diot et Archambaud-Guimbretière sont les meilleures spécialistes du lot.

Seuls, peut-être, Arthur Sérès-Giorgetti supportent la comparaison, mais l'on peut craindre, pour eux, qu'ils soient un peu fragiles vers la fin, quoique Arthur Sérès, associé à Bouchard, nous ait déjà étonné par sa résistance dans les Six Jours de Paris.

Magne-Speicher seront-ils assez vites ?

Girard-Goujon, qui n'ont jamais fait de Six Jours, tiendront-ils jusqu'au bout, de même qu'Amédée Fournier qui en est également à ses débuts ?

Quant à Pecqueux, grand chasseur de primes, il pourra s'en soucier tout à son aise, ayant en son équipier Lesueur un autre débutant, mais si robuste, qu'on peut supposer qu'il supportera les coups durs avec le sourire.

Et Tonnelier-Magdeleine tiendront leur place, nous pouvons en avoir l'assurance.

Ils ont fourni plusieurs courses de Six Jours en Amérique du Sud, et ils possèdent un cran indiscutable.

Un pronostic ?

Peut-on établir un pronostic ? Pas facile...

Six associations sont dignes de la première place : Kaers-Billiet, Pijnenburg-Wals, Jan Van Kempen-Pellenaeers, Ignat-Diot, Archambaud-Guimbretière et Charles Pélissier-Dekuysscher.

Allez donc faire votre choix...

Si l'on peut, à la rigueur, écarter Charles Pélissier-Dekuysscher, on n'en reste pas moins en présence de cinq équipes. Nous aimerais nous défiler dans une pirouette : que les meilleurs gagnent... Mais c'est trop facile...

Nous savons que les Français Ignat-Diot et Archambaud-Guimbretière guignent la première place. Les premiers n'ont encore jamais réussi à s'octroyer les Six Jours de Paris. Les seconds, par contre, figurent déjà au palmarès avec des équipiers différents : Lapébie et Broccardo. Leur candidature doit donc être, en toute logique, plus favorablement accueillie et nous ne cachons pas que leur assurance nous étonne un peu : « Nous gagnerons les Six Jours... » ont-ils prétendu, affirmant qu'ils avaient, enfin, l'un et l'autre, trouvé, après l'avoir longtemps cherché, l'équipier rêvé.

Archambaud-Guimbretière grands favoris ?

Oui, sans aucune hésitation. Ils sont dignes de l'honneur qui leur est fait. Ils feront l'impossible pour justifier cette confiance...

Et cela dit, messieurs, en piste pour cent quarante-quatre heures !

Car il faut encore ajouter qu'il n'y aura pas, cette année, de neutralisation matinale. Cent quarante-quatre heures à bicyclette, pas une de plus, pas une de moins, cent quarante-quatre heures bien remplies...

FELIX LEVITAN

Ignat.



Diot.

Archambaud.



Guimbretière.

Pelissier.



Dekuysscher.

BATTANT LA BELGIQUE A BRUXELLES L'ARMÉE FRANÇAISE CONSERVE LE CHALLENGE KENTISH

Bruxelles (de notre envoyé spécial)

Si jamais spectateurs d'un match de football furent soumis au plaisir de la douce écossaise, c'est bien le cas des vingt-cinq mille personnes groupées dans le parc Duden, autour du terrain de l'Union Saint-Gilloise, et qui viennent d'assister à la défaite subite et inattendue des représentants de l'Armée belge.

Subite ! On peut bien le dire, puisque c'est à vingt minutes de la fin seulement que le onze français, par deux buts réalisés coup sur coup, le premier par Bigot, le second par Stanis, s'assure le succès.

Inattendue ! On peut bien ainsi qualifier la victoire tricolore, puisque au moment du coup de théâtre et hormis le début de la partie, le onze d'outre-Quiévrain avait réalisé un bien meilleur jeu d'équipe.

Mais voulez-vous que nous reprenions sinon phase par phase, du moins dans ses grandes lignes, cette étonnante rencontre qui nous vaut de gagner pour la troisième fois consécutive ce Tournoi triangulaire dans lequel nos footballeurs n'avaient jamais réussi à briller jusqu'alors.

Sous les ordres du capitaine Moore, arbitre paternel, les équipes que voici s'alignent sur le ground :

Belgique : Wohner ; Petit, Van Nuffel ; Van Alphen, Sonjau, de Prins ; Van de Wouwer, Fiévez, de Cleyn, Nélis, Buyle.

France : Da Rui ; Mercier, Pleyer ; Hibst, Snella, Mérèsse ; Stanis, Muller, Bigot, Asnar, Gundolf.

Le début est pour l'équipe française qui domine ses adversaires par son jeu plus résolu, et, à la sixième minute, Stanis et Bigot sont à deux doigts, par leur action conjuguée, d'ouvrir le score.

Un moment le jeu se stabilise, puis, dix minutes plus tard, Stanis, encore lancé par Bigot, réussit une action offensive de grand style qui n'aboutit toutefois pas.

Survient alors une longue domination belge. Par une plus grande netteté dans l'attaque, par des larges passes, par des déplacements de jeu sur les ailes, les joueurs d'outre-Quiévrain réussissent peu à peu à s'imposer et font un bien meilleur jeu d'équipe. En sorte que, à la trente-huitième minute, on n'est pas étonné de voir, sur centre de Van de Wouwer, de Cleyn marquer d'un shot impénétrable. C'est sur ce score que la mi-temps est siéffée.

Après le repos les choses semblent d'abord aller de mal en pis pour nous. À la huitième minute, Mercier, notre arrière droit, ayant dégagé en mettant le pied en avant, l'arbitre siffle un penalty extrêmement sévère, injustifié même, dirons-nous, car « la sanction du jeu dangereux » c'est un coup franc non direct.

Mais par une superbe parade, notre gardien de but, Da Rui, arrête le shot que lui avait décoché le puissant arrière droit belge Petit.

Néanmoins, la supériorité d'ensemble de l'équipe belge continue de s'affirmer. Mais nos adversaires commettent bientôt l'erreur, ayant un but d'avance, de se livrer à une stricte défensive. C'est leur perte. À la vingt-cinquième minute, sur un déplacement de jeu de Hibst, Bigot va marquer un but impénétrable. Une minute plus tard, et sans qu'aucun équiper belge ait pu même la toucher, la balle passe de Muller à Bigot, de Bigot à Stanis, et ce dernier va marquer le but de la victoire.

Les footballeurs belges ont les jambes coupées ; sur la fin ils tentent de réagir. Ils obtiennent deux coups francs particulièrement dangereux. Mais rien ne passe. Les tricolores gagnent, et le match et le tournoi.

Si l'équipe de Belgique fut la plus homogène, l'équipe de France possédait les meilleures individualités. Plus qu'à son jeu d'ensemble, c'est à la souplesse de Da Rui, aux placements de Pleyer, aux têtes de l'athlétique Mercier, aux passes de Snella et surtout d'Asnar, aux déplacements de jeu de Hibst, aux shots de Bigot, enfin au déboulés de Stanis, que l'équipe de France doit sa victoire.

MARCEL ROSSINI.



BRUXELLES (par belino) : Armée belge-Armée française (1-2). — Pour la troisième fois consécutive, la France a remporté le challenge Kentish. Stanis fut un des meilleurs joueurs du match disputé au parc Duden. Le voici en action alors qu'il vient de shooter devant le gardien belge Wohner.

DEUX SURPRISES EN CHAMPIONNAT « PRO » :

Rouen cède à Marseille la deuxième place, et Le Havre laisse Saint-Etienne prendre le commandement de la seconde Division

DEUX grosses surprises, une en chaque division, ont marqué ce dimanche de championnat.

Rouen, qui l'an dernier avait réussi, à Lille, le match nul (3 à 3) a été lourdement battu au stade Victor-Boucquey. Cependant que par sa victoire sur Boulogne (1-0), Toulouse consolide sa position de troisième.

Tourcoing et Colmar d'une part, Dunkerque et Mulhouse de l'autre n'ont pas réussi à se départager et ont réalisé le même score (2-2). Résultat assez flatteur pour Tourcoing — qui n'a pas réussi encore à gagner un match — mais pas pour Dunkerque dont on attendait mieux.

La victoire lilleoise a été régulièrement acquise et indique un net redressement de l'at-

Saint-Etienne, vainqueur de justesse de Rennes (2-1) pour qui l'absence de Pleyer fut un lourd handicap. Cependant que par sa victoire sur Boulogne (1-0), Toulouse consolide sa position de troisième.

Tourcoing et Colmar d'une part, Dunkerque et Mulhouse de l'autre n'ont pas réussi à se départager et ont réalisé le même score (2-2). Résultat assez flatteur pour Tourcoing — qui n'a pas réussi encore à gagner un match — mais pas pour Dunkerque dont on attendait mieux.

queur possible, d'autant plus que Hes. en faisant une chute malencontreuse, s'était foulé la cheville et avait dû abandonner le terrain.

A la reprise, coup sur coup, Lens rate deux buts tout faits ; Metz se fait plus ardent et, à la surprise générale, domine par son football plus classique. Un corner que Cabanès place fort adroitement devant les buts lensois trouve trois têtes locales, la dernière, celle du demi-centre François, faisant le but pour ses rivaux.

La riposte est fulgurante. Flachet s'enfuit brusquement et surprend Kappé d'un shot croisé impénétrable.

Le jeu, plus égal maintenant, permet à Metz, par Roger, d'égaliser. On s'attend alors à un match nul quand, sur une attaque d'Ignace, Marek fauche son adversaire, et c'est le penalty que Fosset réussit sans mal. Ce sera aussi le but vainqueur.

Il a manqué à Lens, pour gagner ce match contre les dix éléments messins, un avant centre.

LOUIS PERE.

Cannes rapporte de Sète un point précieux

Sète (de notre envoyé spécial)

LES dimanches se suivent et ne se ressemblent pas. On vient d'en avoir une nouvelle preuve à Sète où Cannes, qui s'affrontaient, s'en retournèrent dos à dos ayant marqué un but chacun.

La tenue des Cannois dimanche à Lyon, en Coupe, devant Metz, autorisait toutes les craintes. De plus, si Andoile reprenait sa place, Cornilli avait dû être remplacé par Pedemonte. Si dans la ligne intermédiaire, Trimbot faisait sa réapparition, en avant, Babinek était remplacé par Mausner. Enfin, Mori était sacré intérieur. Qu'allait donner toutes ces transformations ? Sans doute, talonnés par la crainte salutaire de la descente automatique et retrouvant le moral qui si souvent assura leur succès dans le passé, les Cannois découvrirent dès le début la cadence et l'homogénéité que les Sétois qui avaient eux aussi subi de nombreuses modifications dans leur composition ne devait trouver qu'après la pause, c'est-à-dire un peu tard.

De ce fait, pendant toute la première mi-temps, Cannes tint la dragée haute à son adversaire et parvint même à la 16^e minute à ouvrir le score sur un shot de Haussaire qui avait repris un faible renvoi de Llense, consécutif à un magnifique coup franc tiré par Kovacs à la limite de la surface de réparation sétoise. À la reprise, Sète, surpris de ce résultat qu'il n'espérait pas, serrait les dents et dominait presque de bout en bout. Cependant les visiteurs menaient quelques contre-attaques soudaines, dont trois manquaient de peu de réussir. Ce n'est que six minutes avant le dernier coup de sifflet que, sur une courte défaillance de la défense cannoise jusqu'alors si bien assurée, Raich, passant à l'attaque, centrait. Brusseaux représentant marquait de près en dépit d'un bel effort de Vandini.

L'équipe cannoise joua bien mieux que dimanche dernier devant Metz. Vandini fut impeccable. Andoile fit une rentrée remarquable. Pademonte — à revoir sur l'homme — fut excellent.

L'équipe sétoise a peiné à retrouver ses qualités habituelles. De toute évidence, l'absence de Koranyi au centre de la ligne d'avants s'est fait sentir. EM. GAMBARDELLA.



STRASBOURG (par belino) : Strasbourg-Excelsior (3-3). — Cabannes, gardien de but d'Excelsior, intercepte non sans majesté une balle haute qui aurait cependant fait l'affaire de Heisserer, bien lancé, mais qui est passé « à travers ». Derrière eux : Rohr.

taque des Dogues, pourtant privée de son leader Bigot qui jouait à Bruxelles. Elle apporte au classement quelques modifications, dont profite Marseille, aïs vainqueur d'Antibes au Fort-Carré (3-0). Voici les Phocéens en seconde position, à quatre points du leader : Sochaux, dont la défaillance n'aura été que momentanée ainsi que l'indique sa nette victoire sur le R. C. Paris (4-0).

Consolation pour les Rouennais : ils occupent seuls la troisième place, Sète — et c'est aussi une surprise — ayant été tenu en échec, aux Métailleries, par les Cannois.

La défaite de justesse de Lens, privé de Stanis, devant Metz, amputé de Backhuys, est chose normale, si l'on considère la grande forme actuelle des Lorrains, dont le début coïncide avec la venue de l'entraîneur Maghner. Les Lensois n'en conservent pas moins la cinquième place au classement, suivis à deux points par leur vainqueur et Strasbourg qui n'a pu réussir mieux que le partage des points (3-3) devant Excelsior.

Le duel nordiste R. C. Roubair-Fives s'est terminé sur un draw, avec un score vierge.

Les deux derniers, Valenciennes et le Red Star, se retrouvaient en un match aussi capital pour l'un que pour l'autre. La défense parisienne semble devoir endosser la responsabilité de la victoire des Nordistes qui rejoignent ainsi les Audoniens, les deux équipes se trouvant à trois points de Cannes, que précédent de justesse Antibes et Fives.

En perdant deux points devant le C. A. Paris, le Havre perd également le commandement de la seconde division que prend

Nancy, qui semble réagir, a rapporté deux points d'Alès (2-1) qui lui font gagner une place, cependant que par sa victoire sur Reims (3-2). Nice en gagne deux, et qu'Arras, qui l'a aisément emporté sur Caen (2-0), vient dangereusement talonner Rennes.

PIERRE VALDONNE.

Un penalty bien heureux...

Lens (de notre envoyé spécial)

J'aurais été déçu de ne pas retrouver à Lens la fougue et la décision qui sont les atouts maîtres des locaux. Devant Metz auréolé de ses dernières performances en coupe et fort de sa place en championnat, Lens a opéré de la seule façon capable de désaxer le onze lorrain, c'est-à-dire jouer vite et attaquer la balle avec constance.

A la mi-temps, Lens faisait figure de vain-

APÉRITIF A LA GENTIANE



POURQUOI donner la préférence à la SUZE parmi tous les apéritifs qui vous sollicitent ?

PARCE QUE "LA SUZE" est un apéritif à base de racine de gentiane fraîche.

PARCE QUE la racine de gentiane est recommandée pour stimuler l'appétit et ranimer les forces.

PARCE QUE pour bien se porter et vivre longtemps il est indispensable d'en prendre un verre avant chaque repas.

"LA SUZE" se boit pure ou étendue d'eau. Pour en diminuer l'amertume vous pouvez y ajouter du cassis ou du sirop de citron.

L'AMIE DE L'ESTOMAC
SUZE

N° 941



SAINT-OUEN : C.A. Paris-Le Havre (2-0). — Les Capistes ont réussi l'exploit de la journée en l'emportant nettement sur le Havre qui accusa la fatigue d'une saison trop chargée. Voici un arrêt de Vincent, sur une action parisienne peu dangereuse. De gauche à droite, on reconnaît : Nemeur, Blaschek, Gayno, Jasseron, Lamanna, Langiller et Cléron.



SAINT-OUEN : C.A. Paris-Le Havre (2-0). — Il semble qu'il y ait quelque chose d'irrégulier dans ce heurt. Est-ce l'arrêt de Blaschek ou l'attaque de Gayno ? La balle, en tout cas, est passée. A gauche : Volante (au fond) et Povolny. A droite, Nemeur.



PARC DES PRINCES : R.C. Paris-Sochaux (4-0). — Di Lorto a prouvé au public parisien qu'il n'avait rien perdu de ses brillantes qualités. Le voici effectuant un arrêt classique sur une balle haute, cependant que Germain s'oppose à l'action de White.



LILLE : Lille-Rouen (4-0). — Surprise ! les Dogues lillois ont infligé une cuisante défaite aux seconds du classement. Voici Koranyi et Artès luttant pour la possession de la balle. Derrière eux : Talayrac.



LILLE : Lille-Rouen (4-0). — Est-ce le réveil définitif de l'attaque lilloise ? Le fait est qu'elle joua et batailla avec cœur. Voyez avec quelle énergie Koranyi essaie un but de la tête, et comme ses deux intars : Leroy (à gauche) et Winckelmans sont repliés au centre.

POUR DEVENIR UN CHAMPION IL FAUT SAVOIR ATTENDRE

NOUS DIT *Jules Ladoumègue*

DE retour d'Allemagne, où il remporta un gros succès au cours des diverses expositions qu'il fit, Ladoumègue est venu, lundi dernier, devant le micro de « Match-Magazine », à Radio-Cité.

La très simplement, il dit aux milliers d'auditeurs du grand poste privé ce que furent ses débuts dans le domaine de la course à pied, de cette course à pied qu'il aime tant. Puis il évoqua d'autres souvenirs qui ne manquent pas, eux aussi, d'un particulier intérêt.

A l'issue de cette audition, j'ai demandé à Ladoumègue de vouloir bien nous donner, pour les lecteurs de « Match » cette fois, quelques impressions générales sur la course à pied.

« Les jeunes gens, dit-il, qui désirent faire de la course à pied de compétition ne se doutent pas assez de la somme d'efforts, tant physiques que moraux, qu'ils auront à fournir s'ils veulent arriver à quelque chose. C'est donc à eux particulièrement que je désire m'adresser, par l'intermédiaire de « Match », que je remercie une fois de plus.

» Pour devenir un coureur de valeur, un champion, il faut savoir attendre. Dites-vous bien que ce n'est pas du jour au lendemain que vous arriverez à percer... Certes, il y a eu des exceptions; il y en aura d'ailleurs encore mais, comme vous le savez, elles ne font que confirmer la règle. Donc, mes jeunes amis, de la patience, encore de la patience,

toujours de la patience ! Croyez-en un athlète qui, pour n'être pas encore « vieux », n'en a pas moins acquis une certaine expérience.

» Certes, il n'est pas toujours agréable d'être battu. Mais sachez que c'est en étant battu qu'on apprend à vaincre. Efforcez-vous donc de tirer le meilleur profit de vos défaites comme de vos succès. Pour bien courir, il ne suffit pas d'avoir du souffle, de bonnes jambes, un cœur apte à répondre aux efforts qui lui sont demandés; il faut aussi avoir de la tête ! Voilà ce que vous demandez de ne point oublier, vous tous qui désirez courir sur les traces des champions.

» Le régime général (sommeil, alimentation, distractions) revêt une certaine importance, vous ne l'ignorez pas. Je crois d'ailleurs que tous ces points ont été traités dans la chronique de « Match » intitulée « Le coin du docteur ». Je n'ai donc pas à revenir; mais, ce que je puis vous dire sommairement, c'est de ne jamais commettre d'excès. Là comme ailleurs c'est une question de bon sens, de mesure. A chacun son tempérament, ses possibilités, mais, d'une façon générale, sachons rester dans un juste milieu.

» Pour réussir en course à pied, il est indispensable de savoir souffrir physiquement comme moralement; il faut aimer la course à pied « pour elle-même ». Voilà ce que trop de néophytes ignorent. Et puis, il faut être à même de lui consentir de nombreux sacrifices, des sacrifices de tous ordres. Or, il est juste de reconnaître qu'en ce qui nous concerne, nous autres Français, nous ne sommes pas toujours aidés comme il se devrait par les pouvoirs publics, pour ne citer que ceux-là... Si vous n'êtes pas un favorisé de la fortune, il peut être très difficile de pouvoir concilier les dures et absorbantes nécessités de l'entraînement avec votre travail régulier à l'usine, dans un bureau ou ailleurs. C'est pourquoi un ouvrier comme Philippon, par exemple, qui malgré un pénible travail est parvenu à la classe internationale, dans le domaine du saut en hauteur où il remporta de beaux succès, doit être cité en exemple. J'ai cité Philippon, je pourrais également vous citer quelques autres noms de camarades qui ont bien mérité, eux aussi, de la course à pied. Tout cela pour vous dire que vous devez vous attendre à peiner si vous désirez vraiment devenir des champions.

» D'aucuns m'ont demandé s'il était nécessaire d'avoir un entraîneur ? Si vous avez la possibilité de connaître un entraîneur digne de ce nom, n'hésitez pas ! Mais, je vous préviens que les véritables entraîneurs sont rares.

» Un dernier conseil en terminant : ne vous laissez pas griser par les succès que vous pourrez remporter; méfiez-vous des amis ou des prétendus amis, connus ou inconnus,

qui ne manqueront pas de vous couvrir de fleurs quand vous serez au sommet de la gloire. En effet, vous pourriez avoir ensuite de cruelles désillusions... J'ai passé par là, c'est pourquoi j'estime qu'il est de mon devoir de vous avertir. Quant à moi, je ne demande qu'une chose : avoir de nouveau la possibilité de courir contre mes camarades que j'estime tant. Je possède encore une forme excellente; il serait peut-être possible d'organiser une ou deux réunions de bienfaisance dont la somme serait versée à une œuvre sociale, réunions au cours desquelles je pourrais rivaliser avec les meilleurs champions français actuels dans la spécialité qui est la mienne. »

Gageons que ces quelques conseils ou remarques de notre grand champion, de celui qui eut l'honneur de se classer deuxième dans la finale du 1.500 mètres aux Jeux d'Amsterdam et de battre six records du monde, seront particulièrement appréciés des jeunes lecteurs de « Match », auxquels Ladoumègue vient de s'adresser.

PHILIPPE ENCAUSSE.



Ladoumègue, grand voyageur du sport.

LES PIEDS DANS LE PLAT

Irat-on à Tokio pour les Jeux olympiques, en 1940 ? On en discute au Caire.

Les Argentins vont-ils venir à Paris pour la Coupe du monde de football ?

Les Norvégiens vont-ils l'emporter sur les Hongrois dans le débat sur la classification des professeurs de ski ?

L'Union cycliste internationale va-t-elle accepter d'appliquer les sanctions prononcées contre certains coureurs allemands par la National Cycling Association ?

Une décision de Rome et une information d'Amsterdam viennent contrarier les prochains Six Jours de Paris.

Les événements politiques d'Autriche inquiètent la Fédération française de football qui voit son match compromis.

Ainsi le sport est-il devenu largement international, et le jeune Français sportif à qui les manuels d'entraînement prescrivent de ne pas trop manger de pain est, par ailleurs, contraint d'apprendre la géographie.

Il lui reste la possibilité d'obtenir la médaille de l'éducation physique pour continuer à ressembler, par un point bien léger, au portrait classique du « mangeur de grenouilles ».

Le Français est un monsieur décoré qui redemande du pain et ignore la géographie.

Nous nous réjouissons de cette heureuse transformation de notre type national en souhaitant qu'elle s'accorde et surtout se généralise.

Mais, sur un autre plan, cette internationalisation du sport crée aux dirigeants des obligations qu'ils n'avaient point voici trente ans et exige d'eux certaines qualités que — sans vouloir offenser personne — tous ne possèdent pas.

Pourquoi ne fonderait-on pas, à leur usage, une école supérieure de diplomatie et de sport où seraient enseignées les trente-six façons d'appliquer le « manque à gagner », les vingt-trois manières de comprendre l'amateurisme et les cent sept arguments pour et les deux cent treize arguments contre l'assimilation du « professeur » au « professionnel » ?

Il ne faudrait pas oublier non plus l'ouverture d'une chaîne d'éloquence internationale — et nous voyons un candidat très qualifié comme premier titulaire...

Enfin, une section d'élegance ne serait pas inutile, car il est bon de savoir donner vestimentairement une honorable opinion de son pays quand on en représente un organisme à l'étranger. Là encore on doit pouvoir trouver le professeur idoine. Ah ! non, pas celui auquel vous pensez !

Nous sommes certains que cette suggestion recevra le meilleur accueil dans les sphères intéressées et que bientôt, dans le concert sportif des nations, nous saurons jouer notre partie avec toute l'allure et toute la finesse qu'il faut.

GAUTIER-CHAUMET.

Le tennis à Monte-Carlo

TANDIS que dans la presque totalité de la France le tennis se calfeutre encore en ses quartiers d'hiver, je veux dire dans les installations qui comportent les courts couverts, il s'épanouit à ravir au grand soleil de la Riviera.

Les tournois vont s'y succéder. A partir de Monte-Carlo ils promèneront à Menton, à Cannes, à Nice, à Beaulieu et en d'autres stations également délicieuses joueurs et joueuses de la plus haute réputation.

Sport de grand luxe dira-t-on et réservé à des privilégiés. Peut-être, mais tout de même grand sport étant donné la valeur des champions qu'il met aux prises dans ses différentes manifestations.

Prenez par exemple ce tournoi organisé au Country Club de Monte-Carlo dont, voici huit jours, il me fut donné d'assister aux épreuves finales. Le Country Club a bien fait les choses.

Sans lésiner il a convié à son tournoi une soixantaine de concurrents étrangers qui, à l'exception des Allemands G. von Cramm et Henkel, représentent la fine fleur du tennis européen et même du tennis asiatique car il faut bien compter avec l'excellent joueur chinois Kho Sin Kie.

Du côté masculin, les Anglais : Austin, Hughes, le Yougoslave Puncic, le Tchécoslovaque Hecht, l'Irlandais Rogers sont sans doute appelés à jouer les premiers rôles en compagnie de nos représentants C. Boussus, H. Boelli, Y. Petra, J. Lesueur, J. Brugnon, P. Pellizza.

Du côté féminin les Anglaises : miss Scott, miss Scriven, miss York, miss Betty Nuthall, la très forte joueuse polonoise Mlle Jedrejowska forment dans le championnat simple dames un lot d'autant plus conséquente que pour notre part nous n'étions représentés en cette épreuve ni par Mme Mathieu, ni par Mme Boegner qui s'étaient réservées pour disputer la grande épreuve double dames dotée de la coupe Beaumont qu'elles gagnèrent d'ailleurs en surclassant l'équipe anglaise miss York-miss Betty Nuthall qu'elles rencontrèrent en finale.

Mais n'anticipons pas. Le championnat simple messieurs fut d'abord marqué par les brillants exploits de Boelli lequel défit successivement W. Austin et le Tchécoslovaque Cejnar. Alors, C. Boussus qui pour sa part avait fourni une belle carrière, notamment illustrée par une victoire sur Kho Sin Kie mit un terme aux succès de Boelli, mais, dans la partie finale qui suivit, notre champion fut complètement dominé par le Yougoslave Puncic qui d'ailleurs avait battu un très rude joueur en la personne de Hecht.

Aussi peut-on dire que Puncic affirma au Country Club une valeur tout à fait exceptionnelle. Joueur sans fioritures, voire sans brio ; mais quelle sûreté dans son action pourtant agressive à la limite du possible. Bref si l'on juge Puncic sur ce qu'il fit à Monte-Carlo on peut croire qu'il jouera cette saison

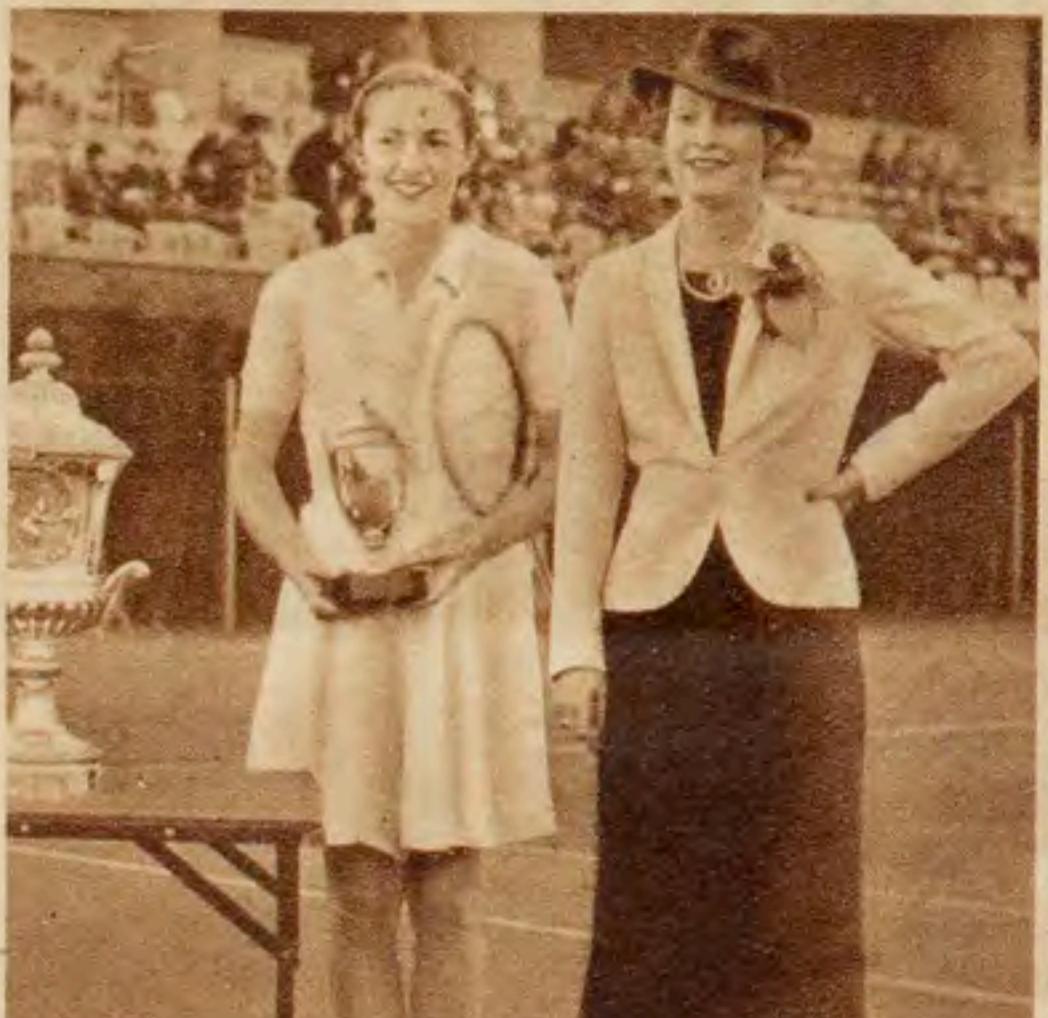
un rôle de tout premier plan sur les courts européens.

En dehors du simple messieurs et du simple dames qui revint à Mlle Jedrejowska après une explication définitive avec miss Scriven, le programme du tournoi comportait deux épreuves du plus haut intérêt.

L'une dotée de la célèbre coupe Butler était réservée à des équipes masculines nationales, l'autre, riche de la coupe Beaumont, se proposait aux associations féminines également nationales.

On comptait beaucoup dans la première épreuve sur l'équipe Petro-Lesueur qui avait si poliment gagné le championnat de France sur courts couverts. Malheureusement Petro victime d'une angine dut renoncer à disputer sa chance. Cependant le prestige français n'y perd rien car H. Boelli et R. Pellizza gagnèrent finalement l'épreuve en triomphant de l'équipe Brugnon-Boussus.

La coupe Beaumont fut, comme je l'ai dit plus haut,



Mme Boegner (à g.) et Mme Beaumont, donatrice de la coupe gagnée par Mmes Boegner - Mathieu.

un succès splendide de l'association que nous présentions avec Mme Mathieu et Mlle Boegner. Succès d'autant plus méritoire que la concurrence britannique paraissait en cette épreuve extrêmement redoutable.

Nos deux joueuses en triomphèrent pourtant avec une aisance merveilleuse. Aussi faut-il dire que l'une et l'autre jouèrent, dans leur manière propre, de façon à rovir les spectateurs de leurs rencontres. M. G..., on sait qui je veux dire, parut notamment prendre un plaisir royal à voir comment les deux Françaises réglerent en définitive le compte qu'elles avaient avec miss York et miss B. Nuthall.

CHARLES GONDOUIN.

MAIS ICARE EST MONTÉ PLUS HAUT !

Sans date. Il n'y avait pas de T. S. F., pas de moteur à explosion, pas de sous-marins, pas d'avions, ni même de ballons captifs ou libres. Jules Verne n'était pas né. Mais il y avait des milliers d'oiseaux qui naviguaient dans le ciel et, sur la terre, des hommes qui les observaient et, peut-être, les enviaient.

De pauvres moyens. Mais, dans les têtes, des idées et, dans les poitrines, de l'audace. Au service des idées et de l'audace, les mains. Cependant, il existait, paraît-il, dans le pays des Hellènes, un fabuleux bonhomme. C'était un inventeur de choses étranges, qui sont d'un commun usage en 1938 : le vliebrequin, la hache, le niveau, la soie et la voile qui étonna les rameurs. Il se nommait Dédales et était le père d'un diable d'enfant, le jeune Icare, impatient de faire beaucoup mieux que son papa. Cela s'appelle le progrès.

A la suite de fâcheuses histoires, son père et lui furent exilés dans l'île de Crète, où d'autres histoires non moins fâcheuses les attendaient. Les Dédales, père et fils, furent retenus prisonniers dans... les dédales inextricables du fameux Labyrinthe qu'ils avaient ingénieusement construit.

Confiné dans des spirales sans issue et affreusement monotones, le jeune Icare leva le nez vers le ciel plus amoureusement que jamais et fut impérieusement fasciné par le soleil.

Suppliant et passionné, il se tourna vers son père, l'inventeur qui avait créé des ailes pour les vaisseaux. Le rêve volontaire du fils excita le génie réalisateur du père. Ils fabriquèrent avec des plumes d'oiseaux deux grandes ailes. Des ailes de délivrance pour les prisonniers qu'ils étaient.

Un matin où le ciel était sans nuage et le soleil ardent, Dédales, qui avait naguère modelé des statues, laissa s'amollir la cire dorée, puis, pétrissant des doigts et des paumes, il fixa les ailes aux épaules et sur les bras étendus de son fils. « Faisons un essai », dit-il...

D'un bond et d'un mouvement vigoureux de ses ailes d'homme, Icare s'envole. Il monte, monte toujours. Ivre de lumière et sûr de sa force nouvelle et prodigieuse, il regarde en haut et oublie la terre. Il domine l'étendue. Sa poitrine se dilate et son esprit s'exalte. Il gravit puissamment, de ses bras ailes, les degrés invisibles du ciel. Il lui semble que le soleil est accessible et qu'il a dépassé le domaine des oiseaux.

Montant toujours, épandrement, il n'est déjà plus un homme comme les autres. Il est presque un dieu. L'ardeur du feu céleste brûle ses paupières. Depuis longtemps, la terre ne le voit plus. D'un supreme coup d'ailes, il s'élève encore. Quel monde inconnu va-t-il toucher du front ?

Un grand cri dans l'espace, où quelques plumes folles se dispersent et amusent les oiseaux... Le premier aviateur d'ici-bas, volant comme un poète jusqu'au feu meurtrier du soleil, avait battu tous les records futurs. Mais il n'est jamais revenu sur la terre, et son corps, dit-on, repose au fond d'un gouffre marin. Si ce n'est là qu'une fable, les grands exploits réalisés par les ailes des hommes de notre temps ne sont-ils pas dignes de cette fable ?

ROBERT VEYSSIE.



Résumé des précédents chapitres. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitant et l'aimant, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vidage » d'un grand gaillard et deux garçon de 1 m. 90 et de 90 kilos, Merle Gillingwater, par le marchand de la « Morning Moon », señor Kelly, bâquillard hargneux. Retourner la face du combat n'est pour Doc que l'instant d'un éclair et d'un crochet du gauche. Puis une idée géniale surgit dans son cerveau devenu lucide : il entraîne son nouveau camarade et n'a pas de mal à le décider d'accepter un nouveau métier : champion de boxe poids lourd. Mettre son poulain à l'entraînement n'est pour Doc qu'une question de jours, maintenant, il faut le lancer. Un bon coiffeur. Quelques clichés bien étudiés, et le « tigre rouge » est né. Une tournée bien présentée dans différents Etats, des victoires retentissantes sur des tocards bien choisis, et bientôt la presse ne parla plus que du célèbre Tigre-Tarzan-Clancy, roi des rois du k. o., grand démolisseur devant l'Eternel, le Tigre dont sa camarade Ethel, dite la Panatella, est tombée amoureuse. Mais voici qu'au Kingsborough Stadium de New-York City le Tigre gravit le premier degré de l'échelle des poids lourds, devant Battling Bosco et le second devant Angel Carramba, grâce à un k. o. bien orchestré.

Autour de ce poing droit Jesse enroula assez de bande pour raviiller un hôpital pendant une épidémie. Chaque tour fut saupoudré de plâtre de Paris, dûment arrosé et séché jusqu'à ce que le tout eût la consistance d'un trottoir. Par-dessus cela Jesse enroula quelques mètres de châterton d'électricien. Encastré dans les couches de châterton se trouvaient encore divers ingrédients de nature durable susceptibles d'arrêter un poing.

En se débarrassant des six-onces de rembourrage, Jesse réussit à gantier son poulain. Dans la poche du peignoir d'Owen il plaça un petit casse-tête à son idée. C'était un haltère de fonte dont une des boules avait été sciée et celle qui restait était recouverte de cuir de la couleur de celui des gants. Le boxeur devait le tenir dans sa main gantée et s'en débarrasser après que ses qualités « anesthésiques » auraient été appliquées à son adversaire. Owen monta sur le ring, la main droite ainsi blindée pour la bataille.

Au coup de gong, les hommes se tâtèrent et s'étudierent pendant un moment. Merle « monta sur sa bicyclette » et se mit à pédaler autour du ring, fuyant frénétiquement les poings qu'agitaient inutilement son adversaire. Vers la fin du round, Owen était essoufflé par la poursuite et son bras droit, fatigué, pendait.

— Fiche-moi c't'espèce de grand fourneau en l'air, mon amour.

Le cri d'encouragement venait d'une Ethel aux yeux attendris, blottie derrière le poteau de ring.

Merle se raidit au cri de ralliement de sa fiancée. Mais cette radeur toucha à la pétrification quand il entendit le bruit caractéristique d'une bouteille dont Doc cassait le goulot sur le bord du ring. Doublément armé par l'amour et la peur, Merle cessa de courir et frappa durement Owen au visage. Owen roula au tapis. Il semblait furieux, mais non terriblement touché. Jesse hurlait dans son coin.

— Relève-toi, espèce de fainéant. Relève-toi et balance-lui ta droite. Balance-lui ta droite ! Balance-lui ta droite !

Owen roula de l'autre côté et regarda son manager.

— Qu'est-ce que vous me chantez : balance-lui ta droite ? Je n'peux même pas la lever ?

XIII

Les deux cauchemars publics de Merle Gillingwater qui suivirent sont inscrits dans l'*Annuaire du Ring* comme victoires de Clancy, mais les quelques brefs caractères du *Grand Livre du Ring* ne révèlent pas les nuances, et les teintes subtiles, et les ombres nécessaires à la peinture exacte des événements.

Le Livre dit que Clancy battit Axel Grus, Danemark, aux points. Mais tous les gens sains d'esprit et beaucoup qui ne l'étaient pas auraient pu voir Axel gagner chaque round. Ce fut une grande surprise pour ceux qui y assistèrent, quand le petit Baldy O'Brien, un arbitre courageux et honnête jusqu'à la mort,

leva en signe de victoire le gant droit encore intact de Merle après dix rounds au cours desquels les deux antagonistes firent une imitation de « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette ». Pendant tout le combat, il n'y eut qu'un coup qui porta. Axel le plaça, mais il ne dérangea pas Merle le moins du monde.

Dans les anciens et heureux jours où il vivait à Copenhague, Axel avait eu la réputation d'un gros mangeur, réputation qui ressortait, même dans cette communauté d'infatigables gargantuas. Il pouvait vider une table de « smorgasbord » à l'allure d'un xylophone jouant « pizzicato », manger ensuite un solide repas qui pouvait le contenir pour plusieurs heures, à la condition d'absorber, après digestion faite, un casse-croûte qui eût à peine suffi à maintenir vivant, à travers un rude hiver, une équipe de loups affamés.

A ce moment, Axel tomba sous la direction d'Angus Mac Haggis, connu sous le nom de « Vieux Fil d'Argent ». Angus attira Axel en Amérique en racontant l'histoire d'un pays fabuleux où les rues étaient pavées de harengs de la Baltique aussi gros que des baleines. Le spectre de la famine commença à hanter Axel presque immédiatement après son arrivée à New-York. Mac Haggis n'était pas, en effet, homme à jeter son argent par les fenêtres pour des détails aussi futile que la nourriture normale d'un homme et surtout celle d'un boxeur païen. On tenait Mac Haggis pour celui qui avait servi de modèle à la fable de l'Ecossais qui tue ses parents pour pouvoir être invité au pique-nique dominical des orphelins et qui, toujours selon la légende, s'était arrangé pour les tuer d'une seule balle, qu'il récupéra ensuite pour en faire une paire de boutons de manchettes. Angus avait tout de même offert une fois à Axel un bon beefsteak, après que l'homme qui s'en servait pour soigner un œil au beurre noir eut terminé son traitement. Angus donnait généreusement à Axel beaucoup de travail. Le grand Danois était un boxeur de style et aurait pu devenir un grand frappeur s'il n'avait pas été constamment affaibli par la faim.

Axel entra dans le ring pour le combat contre Clancy dans sa forme habituelle, juste un tout petit peu au-dessus de l'état d'anémie permis. Carey avait trouvé trois jours avant le match l'occasion de dire à Mac Haggis que les restaurants à bon marché avaient décidé désormais de taxer le couvert. Pendant trois rounds, Axel et Merle valsèrent, Axel prenant l'avantage au « tourbillon » et s'occroyant nettement trois « scottishes ». Comme le gong mettait fin à la troisième valse berceuse, Buck Feaver, le roi de la saucisse « francfort » et le plus grand des vendeurs de saucisses, reçut une commande pour une bande de huit personnes du premier rang de futeaux de ring. Les dames étaient manquées

pour crier la surprise que leur procurait le pittoresque de l'endroit et pour réclamer de « ces sandwiches si amusants » que Buck recommandait par son chant : « Ils sont tout bouillants, tout bouillants, tout bouillants ; un tranché de pain, un livr'de viande et toute la moutarde que vous pouvez manger. »

Buck était fier de son record : servir au moins douze sandwiches pendant les soixante secondes de la minute de repos. Il fut pourtant un peu déconcerté quand une des dames de la bande dit : « Je mangerais le mien avec un peu de Chutney, et une goutte de Worcestershire sauce. »

Cette prétention inattendue sembla déchainier chez les autres dames une rage de moutarde, on entendit même parler de mayonnaise. Au milieu de tout cela, le gong retentit pour le quatrième round et Buck fut immobilisé au bord du ring. Il s'accroupit au niveau du tapis avec sa marchandise.

Merle et Axel luttaient le long des cordes quand un éclair sauvage brilla dans les yeux du Danois affamé. Ses narines frémissaient perçeaient la tentatrice odeur qui se dégage des saucisses de Francfort lorsqu'elles sont convenablement chauffées. Ce délicieux arôme le rendit subitement fou. Un feu nouveau sembla courir tout à coup dans ses veines, il partit d'un swing du droit, le plus terrible qui ait jamais été vu à Detroit. Il atterrit en plein sur la mâchoire de l'arbitre O'Brien et le petit homme alla à terre pour quelques secondes. Mais il se releva bientôt et se comporta alors comme un homme qui, en son temps, avait procuré à Terry Mac Govern deux mémorables soires en vingt rounds.

Axel mena le combat après cela. Doc ne maintint Merle dans le ring que par la menace de fourrer un lézard dans son lit ou une chenille

ROMAN PAR DON SKENE traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

niers préparatifs, Doc se rendit dans le coin d'Hillyard et se mit à distribuer des poignées de main. Se penchant sur Hillyard, assis, sous prétexte d'examiner son visage trop vaseiné à son idée, Doc laissa rapidement tomber dans l'oreille « chouleurisée » du gros garçon :

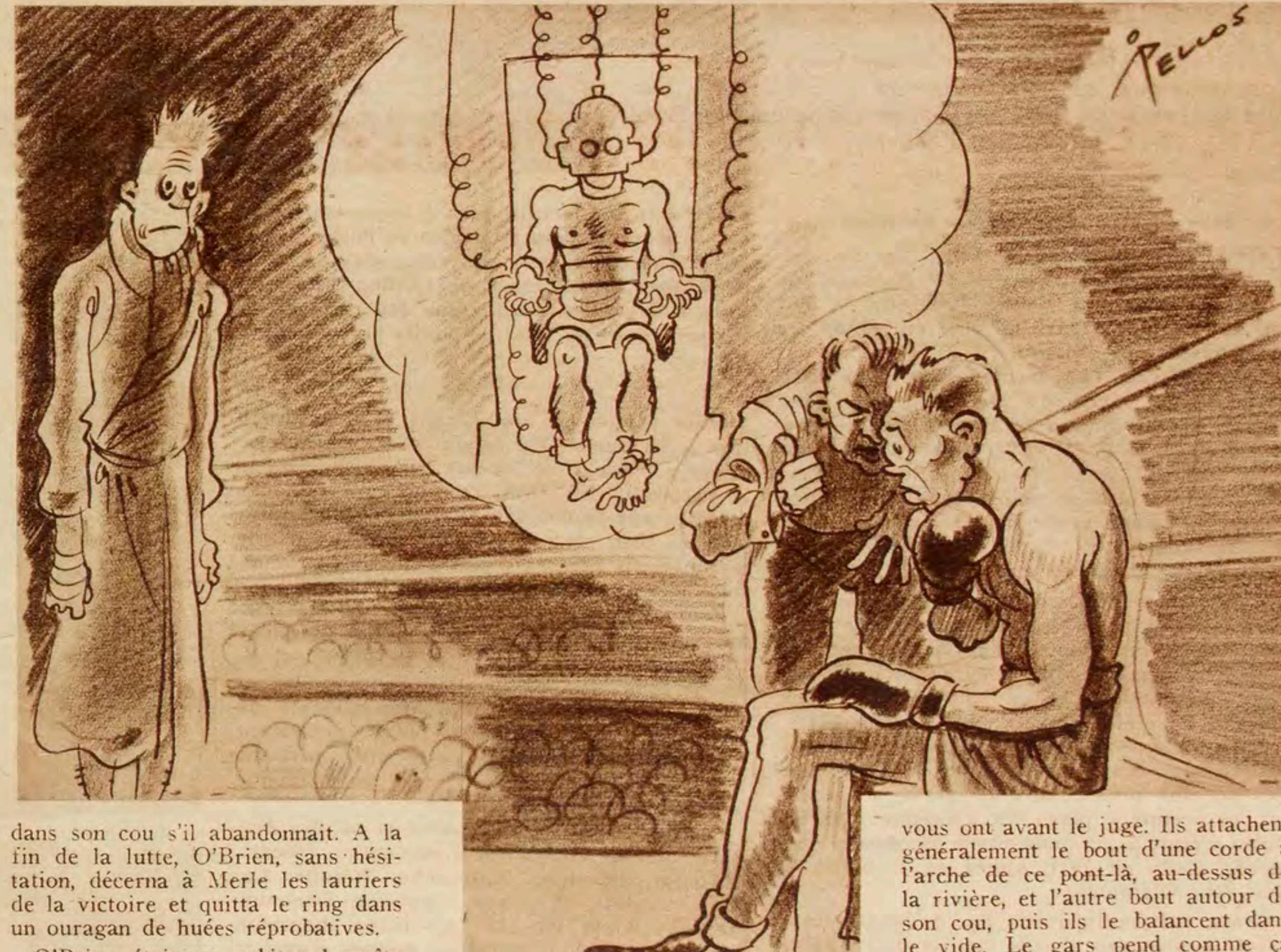
— Ecoute, mon pote, on va au devant d'une catastrophe cette nuit. Mon gars est hors de toute forme. Il ne devait pas boxer. J'ai eu un mal terrible à convaincre le docteur Ryder de la commission de boxe. Le docteur Salomon prétend que le Tigre souffre de troubles cardiaques. Son « palpant » est à peu près fichu. Un coup solide et il sera avec Barnum et Barley, raide mort dans le ring. Le gosse est désespéré. Une femme et cinq gosses, tous crevant de faim. Il lui faut de l'argent, même s'il doit y laisser sa peau, et il y a huit chances contre cinq qu'il la laisse, à la manière dont vous frappez, Joe. Regardez la bobine qu'il a. Blanche comme un morceau de craie. Ils sont très susceptibles ici, si un gars est tué dans un combat. Ils vous accusent de meurtre. Ce serait terrible pour vous, après l'histoire de ce pauvre vieux Jim McDowell — Dieu ait son âme. Je sais bien que tu ne pensais pas le tuer, mon vieux, mais va-t'en dire ça au vieux juge Burnham d'ici. Il est assis là, juste derrière le chronométrieur. On l'appelle « le rotisseur » parce qu'il aime envoyer les gars à la chaise électrique.

Le cerveau de Carey et le corps de Clancy remportèrent une victoire profitable sur Big Joe Hillyard, un des hommes les mieux placés parmi les rivaux du détenteur du titre.

Big Hillyard marchait lourdement vers le titre quand il perdit un dix rounds sans intérêt devant Clancy. Cette défaite inattendue bouleversa Hillyard presque autant que la mort tragique de Jim Mac Dowell un an

» Ils vous assoient sur la Grande Chaise Chaude et vous attachent les jambes nues comme ça et vos bras nus comme ça et vous collent un truc sur la tête qui vous envoie des aiguilles chauffées à blanc dans les yeux. Avant de « la casser » vous pouvez sentir l'odeur de votre chair qui grille, comme un cochon qu'on passe au bouchon de paille.

» Quelquefois les gars de la ville



dans son cou s'il abandonnait. A la fin de la lutte, O'Brien, sans hésitation, décerna à Merle les lauriers de la victoire et quitta le ring dans un ouragan de huées réprobatives.

O'Brien était un arbitre honnête et courageux jusqu'à la mort. Il jugeait comme il avait vu. Naturellement, sa vision n'était peut-être pas tout à fait très claire étant donné qu'il avait été k. o. debout depuis le moment qu'il avait reçu cette droite, au quatrième round.

Le Tigre gagna également le combat suivant, mais il n'en sut rien jusqu'au moment où il apprit, en lisant les journaux du lendemain matin.

Doc signa alors pour boxer Young Tunney, un frappeur meurtrier quand il touchait, ce qui arrivait toutes les années bissextilles. En vue de la rencontre Merle fut renvoyé à l'école pugilistique afin d'y suivre à longueur de journées les cours de Big George Goodford, à qui la passe anglaise n'avait guère réussi ces temps derniers.

Ajouté à son amour pour Ethel et à sa terreur de Doc, Merle avait maintenant de l'affection pour M. Big George et un timide désir de l'aimer. Il y eut même des moments à l'entraînement où Merle montra des éclairs de talent qui donnaient à Big George la vision optimiste d'une énorme limousine jaune à bandes rouges, portes d'argent et fulgurants monogrammes, ornée de

vous ont avant le juge. Ils attachent généralement le bout d'une corde à l'arche de ce pont-là, au-dessus de la rivière, et l'autre bout autour de son cou, puis ils le balancent dans le vide. Le gars pend comme ça jusqu'à ce que les yeux lui sautent de la tête. Bon, au revoir, vieux.

Frappe toujours, Joe, frappe toujours.

Big Hillyard, plus pâle encore que Merle, guida le Tigre à travers le combat comme une mère surveille avec une appréhensive tendresse les premiers pas vacillants de son premier né. Dans les corps à corps il tenait Merle par le cou, comme un pêcheur amoureux aidant sa fiancée à traverser les rues de la ville. Dans le combat de près, il murmurerait avec sollicitude à Merle de ne pas s'en faire et lui demandait comment il se sentait. Parfois il semblait essayer de lui taper le poitrail.

Merle fut agréablement surpris de la manière dont les choses se passaient. M. Carey était à peine furieux contre lui. M. Hillyard était le plus charmant boxeur qu'il ait jamais rencontré. Il était bien fâché de placer les quelques coups qui lui donneront la décision sur le challenger du champion du monde et fournit de la copie aux journaux à propos d'un nouvel aspirant au titre de champion.

(A suivre.)

Tous droits réservés.

Le Bordelais Lalanne et l'A.S. Montferrandaise ont gagné le "National" de cross-country



LILLE : 45^e NATIONAL. — Le départ vient d'être donné. L'on remarque au commandement El Ghazi (341). Derrière lui, Lebon (283) qui masque en partie Lalanne (478), Bouali (401).



Franchissement de la barre. En tête, Guiomar (451) suivi de Wattiaux (452), Lalanne (478), Rérolle (281), Jegard (472), Tostain (484), Laforgue (66).

Lille (d'un de nos envoyés spéciaux)

FORT bien organisé, à Lille, sur l'hippodrome des Flandres, ce 45^e National de cross-country a donné l'occasion à des milliers de spectateurs de voir en action les meilleurs de nos crossmen.

On sait que, l'an dernier, la victoire individuelle était revenue à Mohamed ben Larbi, devant Lonlas, Sicard et Rérolle, tandis que, par équipes, le C. O. Aubervilliers l'avait emporté sur le C. O. Billancourt et le S. A. Verdun. Samedi, à Lille, la province a remporté un double succès grâce à Lalanne et à l'A. S. Montferrandaise. Voilà ce qu'il convient de souligner au début de cet article.

Non seulement dans le championnat par équipes, mais aussi dans la compétition individuelle, les représentants de la province ont donc bien dédié le pion à leurs camarades de Paris. Applaudissons, en sportifs que nous sommes tous, et que nous nous devons d'être, à cette victoire générale dont l'élegance et la netteté sont des plus marquantes. Une seule fois un club provincial était parvenu à enlever la première place du classement interclubs : c'était le glorieux Stade Bordelais Université Club en 1927, année où il battit le Red Star Olympique.

Grâce aux équipiers de l'A. S. Montferrandaise, la province — que l'on se doit d'aider dans ses efforts de vulgarisation du cross-country — est une fois de plus à l'honneur. Puisse-t-elle ne s'en pas tenir là !

Samedi, l'A. S. M. chère à Franquenelle a donc enlevé le titre par 88 points contre 94 au C. A. S. Généraux, 149 au C. O. Billancourt, 190 à l'U. S. Belfort, 202 au C. O. Aubervilliers, 257 au Metropolitan Club, 258 au U. S. G., 382 à l'U. S. Métro, 392 au R. C. F., etc... Somme toute, c'est l'équipe favorite qui a gagné. Victoire acquise de peu, certes, mais bel et bien acquise. Or, en sport, il n'y a que le résultat qui compte. Rappelons, pour l'histoire, que le classement des six premiers représentants de ces deux formations fut le suivant. A. S. M. : Rérolle (5), Cujo (9), Lebon (13), Cérou (27), Chamayou (30), Morlet (34); C. A. S. G. : Lachaud (8), Prior (14), Leroy (15), Chatillon (17), Barbe (26), Beck (44). Voilà qui donnera une idée précise de l'intensité de la compétition livrée par l'un et l'autre club pour la première place. Tous deux ont dominé de loin leurs autres rivaux. Versons un peu, en passant, sur le résultat plus modeste qu'on ne le prévoyait obtenu par les Marocains. Décidément, ils ne font pas preuve de cette régularité si importante pour un club ayant à disputer diverses courses importantes au cours de la saison. Soulignons donc la bonne tenue d'ensemble du C. A. S. Généraux qui a répondu de la plus sportive manière à ceux qui doutaient de ses possibilités cette année; ne manquons pas également d'applaudir à l'énergie déployée par le C. O. Billancourt.

Sur un terrain plus « cross-country » que le tracé un peu trop plat de l'hippodrome des Flandres, le C. O. B., vainqueur du cross de L'Auto et du cross de l'Union Saint-Gilloise, à Bruxelles, aurait sans doute obtenu un classement et un total de points plus flatteurs.

★

Mais venons-en maintenant à la compétition individuelle. En ce qui concerne la première place, elle ne fut pas aussi serrée qu'on le supposait. En effet, l'on sait que l'un des athlètes sur lequel il y avait lieu de compter pour soi bien classer, Lalanne pour ne pas le nommer, fit montre d'une supériorité manifeste sur tous les concurrents.

Fournissant un premier effort au bon moment, sachant prendre ses responsabilités, courant avec une aisance et un style qui en disent long sur ses possibilités actuelles et futures, le vainqueur de l'interrégionale du Sud-Ouest — où Lalanne battit nettement Cuzol, Sicart, Rérolle, Lebon, etc... — prit définitivement la tête peu après la deuxième boucle (6 km 230 en 22' 3").

A ce moment il était loisible de pointer derrière lui les concurrents suivants : Sicart, Guiomar, Baudoin, Amrouche, Rérolle, Laforgue, Tostain, Wattiaux, Chatillon, Lachaud, etc. Aux 9 km. 230 (32' 54") notre champion avait pris quelque soixante mètres d'avance sur Amrouche suivi de Baudoin, Sicart, Rérolle, Guiomar, Wattiaux, Laforgue, Chatillon, Cuzol, Tostain, etc. Même avance aux 12 km. 230 (44') : mais cette fois, c'étaient Wattiaux et Sicart qui venaient en deuxième position devant Amrouche, Baudoin, Rérolle, Guiomar, Laforgue, Cuzol, Arnold, Tostain, etc.

★

Vous connaissez le résultat final ; vous savez que Lalanne ne fut jamais rejoint et qu'il triompha en 55' 3" devant Sicart (55' 26"), Wattiaux (55' 28"), Amrouche (55' 33"), Rérolle (55' 37"), Guiomar (55' 38"), Laforgue (55' 39"), Lachaud (55' 44"), Baudoin (56' 02"), Cuzol (56' 12"). Tels sont les noms des dix athlètes qui, normalement, devraient être choisis pour représenter la France dans le Cross international de Belfast, le 2 avril prochain.

On s'étonnera peut-être du classement de Baudoin dont on escomptait la victoire. Samedi, le champion de Paris n'a pas semblé être en aussi bonne condition qu'en de précédentes occasions. Souhaitons tous ses moyens pour les « Six Nations » !

Sicart a couru avec beaucoup de cran, une fois de plus. Il méritait bien cette deuxième place. Wattiaux, Amrouche, Rérolle firent de belles choses aussi. Quel bel exemple Rérolle a donné, samedi, aux « jeunes »...

Quant à Geismar, Laforgue, Lachaud, Baudouin et Cuzol ils méritent bien la sélection



On peut être assuré qu'ils auront à cœur de faire honneur à nos couleurs.

Je n'en terminerai pas avec le classement individuel sans faire remarquer, en passant, que Mohamed ben Larbi termina 21^e, El Ghazi 51^e, Bouali 112^e.

Un mot également pour signaler, comme il convient, en ce qui concerne le critérium des juniors, la belle victoire d'Abel (Littoral) devant Féron, Barre, Beauvois, Menu, etc.

PHILIPPE ENCAUSSE.

CLASSEMENT INDIVIDUEL

1. André LALANNE (C.A. Municipal Bordeaux), les 15 km. 230 en 55' 2". 2. Sicart (RC Rochefort), 55' 26". 3. Wattiaux (C.C. Lambertsart), 55' 28". 4. Amrouche (COB) 55' 33". 5. Rérolle (ASM), 55' 37". 6. Guiomar (FCR), 55' 38". 7. Laforgue (USM), 55' 39". 8. Lachaud (CASG), 55' 44". 9. Baudoin (COA) 56' 2". 10. Cuzol (ASM), 56' 12". 11. Arnold (COA), 56' 22". 12. Rhébault (US Ch.), 56' 28". 13. Lebon (ASM), 56' 34". 14. Prior (CASG), 56' 35". 15. Leroy (CASG), 56' 41". 16. Aliss (USB), 56' 42". 17. Chatillon (CASG), 56' 48". 18. Amour (USM), 56' 48". 19. Caravan (COA), 57' 1". 20. Deloix (COB), 57' 4". 21. Mohamed ben Larbi (Taza), 57' 4". etc.

Classement par équipes

1. AS MONTFERRANDAISE, 88 points : 2. CASG, 94 pts : 3. CO Billancourt, 149 pts : 4. US Belfort, 190 pts : 5. CO Aubervilliers, 230 pts : 6. Cuzol, 232 pts : 7. Chattevraumont, 258 pts : 8. US Métro, 282 pts : 9. RC de France, 332 pts : 10. AS Féz-Tanger, 332 pts : 11. Stade Francés, 428 pts : 12. AG Thumeries, 451 pts : 13. US Normande, 453 pts : 14. SA Verdun, 540 pts : 15. GC Boisguillaume, 552 pts : 16. CA de Bourg, 562 pts : 17. US Louviers, 593 pts.

Les crosswomen anglaises imbattables

Lille (d'un de nos envoyés spéciaux)

Ignore si les dirigeants de la F. F. A. F. seront conquis par le sport féminin et par le cross en particulier, mais l'épreuve internationale disputée samedi au Croisé-Laroche, en lever de rideau du National, aura au moins mis un peu de joie au cœur de nos sportives. Car on peut avouer que rares sont les occasions où elles peuvent disputer des matches en lever de rideau d'épreuves masculines et courir devant des milliers de spectateurs, ce qui constitue pour elles le plus précieux des encouragements.

Ce match triangulaire qui opposait l'équipe

que devait nous fixer sur la valeur du cross français, jusqu'alors si brillant, au point de vue international et sur la classe de nos meilleures spécialistes, car cinq sur six des équipes sélectionnées étaient internationales pour la première fois.

Devant la supériorité manifeste, connue et confirmée des Britanniques, les Françaises n'avaient qu'une tactique à employer : faire la course d'équipe : elles y réussirent sûrement, restant entièrement groupées et devant l'arrivée la représentation belge. Mais on doit reconnaître que nous sommes loin de pouvoir inquiéter les spécialistes que sont les championnes britanniques, dont cinq de celles-ci se classèrent dans les six premières ; mieux même la crosswoman qui s'intercalera troisième au milieu de ces cinq Anglaises était la championne et recordwoman de Belgique Pousset-Souffrau.

C'est miss Forster, officielle championne de Grande-Bretagne 1938, qui triompha. Elle précéda à l'arrivée sa compatriote Harris. Clarke est quatrième, précédant Styles et Franklin. C'est toutefois grâce à sa grande connaissance du cross, à l'aide précieuse que Styles apporta à son équipe, que les Britanniques firent cette course. L'équipe française « manqua » le départ. Souffrau-Pousset prit le commandement pendant 1 kilomètre, mais Forster attaqua, passa et ne fut rejoints. En fin de parcours Souffrau, prise de vitesse, dut céder pied à Harris. Derrière les Britanniques dont le finish est extraordinaire, l'équipe tricolore restait groupée mais loin. La jeune Lemonnier, septième, précédait la championne de France Loth, Trente-Gansaut, Tostain, Gruner était douzième, Vincent treizième.

L'équipe belge fit de son mieux mais ne pouvait prétendre à de plus belles places. Devant la retraite d'Ide Degrade, Van de Velde, Verschueren, etc., nos amies ne semblaient pas avoir retrouvé de grandes spécialistes. Mentionnons en passant la course courageuse de la championne belge Yvonne de Ligne, que les Parisiens connaissent surtout pour la grâce qu'elle déploie dans les figures artistiques de patinage où elle est officielle championne d'outre-Quiévrain.

RENE MOYSE.

LE CLASSEMENT

1. E. FORSTER (Grande-Bretagne), 3.000 m. en 12 m. 40 s.; 2. Harris (G.-B.), à 100 m.; 3. Pouset (Belgique); 4. Clarke (G.-B.); 5. Styles (G.-B.); 6. Lemonnier (France); 7. Trente-Gansaut (Fr.); 8. Loth (France); 9. Tostain-Bouli (Fr.); 10. Tostain-Bouli (Fr.); 11. Van Mol (Belg.); 12. Gruner (Fr.); 13. Vincent (Fr.); 14. Yvonne de Ligne (Belg.); 15. Simon (Belg.); 16. Lormriez (Belg.); 17. Armstrong (G.-B.).

Par équipes : 1. Grande-Bretagne, 12 pts ; 2. France, 20 pts ; 3. Belgique, 22 pts.



Le Bordelais Lalanne, ayant lâché tous ses concurrents, passe la ligne d'arrivée.



Baudouin saute en tête. On reconnaît de gauche à droite : Lalanne (478), Vigneran (486), Rérolle (281), Amrouche (43), Guiomar (451).



Un saut d'obstacle de l'Anglaise Miss Forster, victorieuse du cross féminin.

PENDANT UN AN, VIETTO ET TRIALOUX NE SE SONT PAS VUS...

« Je veux souffrir, ne plus connaître la défaillance... » écrit le premier

« Ta forme reviendra ; un homme comme toi ne perd pas ses qualités » répond le second

AVEC PARIS-NICE, SERA-CÉ LA RÉSURRECTION DE VIETTO ?

C'était en 1933. Un gros peloton s'étirait sur la route de Nice, ayant quitté Paris deux jours plus tôt. Au volant de sa voiture, André Trialoux, doublant les coureurs, remarqua un gosse pédalant avec aisance, haut perché sur une vieille machine munie de gros boyaux.

— Qui est-ce ? demanda Trialoux au commissaire qui se trouvait à sa droite.

L'autre regarda sa liste :

— Le 60... le 60... René Vietto.

Trialoux ne répondit pas, mais, en lui-même, répéta : « Vietto... Vietto... »

Le lendemain, à Avignon, il trouva Vietto au contrôle.

— Ton allure me plaît, veux-tu entrer chez Helyett ?

— Je ne sais pas. Je verrai, je suis bien, tout seul.

— Veux-tu que je t'aide, jusqu'à Nice ? As-tu ton ravitaillement, de l'argent ?

— Non ! Je n'ai que quelques francs, et je mange ce que je trouve. Alors, au fond, si vous voulez me donner une mousse...

Ils allaient devenir les meilleurs amis de la terre, après le Critérium national de la route.

— Ton vélo est toc, petit, avait dit Trialoux à Vietto, la veille de la course, alors que le Cannois venait d'arriver de la Côte d'Azur.

Et l'autre avait marmonné entre ses dents :

— Le vélo est peut-être toc, mais il verra si le bonhomme est moche...

Un tel caractère ne pouvait qu'enchanter Trialoux. On se comprend toujours entre hommes volontaires et on ne les vit bientôt plus l'un sans l'autre. Pour Trialoux, Vietto était un grand fils. Pour Vietto, Trialoux n'était pas un directeur sportif mais un père adoptif. Quand Vietto connut ses premières faiblesses, Trialoux en fut désespéré.

— Je n'y comprends rien, que lui arrive-t-il ?

Inquiet, il fit examiner Vietto par plusieurs médecins dont l'avis fut formel :

— Plus de courses, Vietto perd ses phosphates, ce n'est pas un coureur, mais un grand malade.

C'était au mois de mai, l'an dernier.

Depuis lors, Vietto et Trialoux ne se sont pas revus. L'un à Cannes, l'autre à Paris, ils ont échangé une longue correspondance. C'est de celle-ci dont nous parlons, l'autre soir, avec Trialoux, après la brillante performance de Vietto dans le Grand Prix de la ville de Nice.

— Je n'ose crier à la résurrection, soupirent

Trialoux, ce serait si beau. Pourtant, le gosse espère ! Voyez ses lettres.

Trialoux sortit un dossier, prit un feuillet et, ajustant ses lunettes :

— Je ferai de mon mieux, monsieur Trialoux, faites-moi confiance !

J'emportai le dossier. Je l'ai ouvert il y a un instant, lu et relu les lettres de Vietto et de Trialoux. Avec l'autorisation du directeur sportif d'Helyett, j'ai retenu certains passages qui vous intéresseront par leur sincérité.

D'abord, quelques lignes affolées de Trialoux :

— Alors, que se passe-t-il mon petit ? Je t'ai trouvé tellement maigre que j'ai une frousse terrible. Vite, un mot pour me tranquilliser.

Le mot ne se fit pas attendre :

— Depuis vingt jours environ, nous sommes, avec Lisette, dans les Hautes-Alpes. Nous sommes bien loin du monde. Je pars à la montagne tous les jours faire des excursions et, dimanche, j'irai peut-être sur les hauteurs cueillir des edelweiss pour en fleurir la tombe de mon pauvre ami Buttafochi.

— Je me trouve beaucoup mieux en ce moment. De mieux en mieux.

— Je vous embrasse bien fort ainsi que Mme Trialoux.

Vietto en meilleure santé ? Trialoux en est heureux. Il a toujours peur, cependant, et il renouvelle ses conseils de prudence, inlassablement, et Vietto réplique qu'il les écoute, quand, rentré à Cannes, il recommence à rouler.

Mais il veut courir et il implore :

— Puis-je faire la Turbie ?

Par retour du courrier, c'est une fin de non recevoir catégorique :

— Inutile de faire la Turbie, tu as tout à perdre et rien à gagner avec cette histoire. Prépare-toi donc pour le début de saison, raisonnablement et sérieusement pour être au point en février-mars, car cette fois nul ne cherchera plus d'excuses et ce sera un enterrer de première classe. Il faut avoir confiance, mon petit, ne fais pas le fou dans ta préparation, tu dois revenir, ta classe ne s'est pas évaporée, que diable...

Vietto n'en doute pas :

— Je languis de reprendre le vélo de course. Encore deux mois de cette vie et puis, vivement le petit cintre, que je « reprendrai par en dessous ». Je veux souffrir, ne plus connaître la défaillance, retrouver cette volonté qui m'a si brusquement quitté. »

Avec quelle joie Trialoux a lu ces lignes.

Son sang n'a fait qu'un tour, et il s'est mis à la machine à écrire. Un double en fait foi. Qui trouve-t-on ? Ces lignes déchirantes :

— Je suis heureux d'avoir reçu une lettre où je sens un meilleur moral, une volonté qui ne demande qu'à s'affermir, et je suis tout ragaillardé.

— Si tu savais comme je suis heureux de lire que ton moral est bon et que ta santé est excellente.

— Ta forme, je sais qu'elle reviendra ; un homme comme toi ne perd pas ses qualités ; ton long repos t'aura fait le plus grand bien.

— Je te recommande de ne pas prendre froid. Tu dois être très sensible en ce moment... »

Trois grandes pages à la machine à écrire. Vietto les a lues avec délices :

— Merci pour votre gentille lettre... » Et, répondant aux questions de Trialoux : « Ici la saison commence le 13 février, avec le mont Agel. J'ai bien envie de débuter dans cette course. Et je ferai ensuite les Grands Prix de Nice et de Cannes. Ce sont des courses à ma pointure et qui me mettront en forme

pour Milan-San Remo ou Paris-Nice, si vous me faites partir. »

Depuis lors, Vietto a couru ces trois épreuves. Il a été meilleur de course en course. De son magasin de la rue Boursault, André Trialoux a suivi les sorties de son poulain favori. Il l'a engagé dans Paris-Nice, à la demande de Vietto, après lui avoir dit :

« Je n'avais pas l'intention de te faire courir Paris-Nice cette année, car j'ai peur qu'une course par étapes, au début de saison, s'il y a mauvais temps, te soit préjudiciable.

« Et puis, tu sais, mon petit, que je n'aime pas te voir souffrir sur la route. Si je te voyais trop peiner, peut-être serais-je tenté de t'arrêter. Enfin, si tu y tiens... »

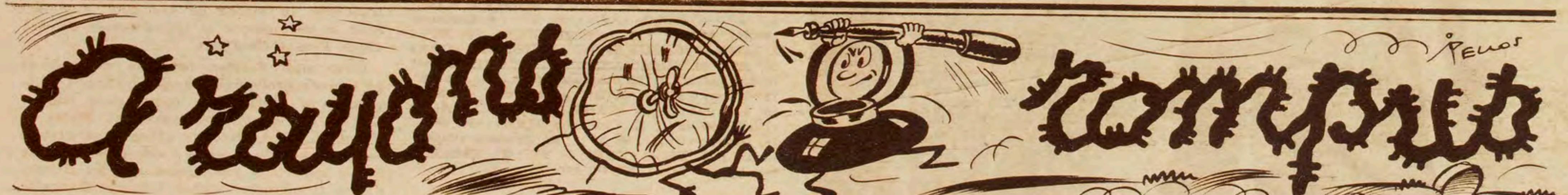
Vietto sera là dans quelques semaines. Un an qu'il n'aura revu papa Trialoux. Un an durant lequel il n'a été relié à lui que par ces quelques lettres. Il veut sa résurrection : de toutes ses forces, il l'aura. Du moins faut-il l'espérer. Vietto a beaucoup travaillé pour y réussir.

Et Trialoux attend, inquiet, la première étape de Paris-Nice.

FELIX LEVITAN.



Vietto et son « patron », André Trialoux



Le métier d'organisateur de Six Jours n'est pas toujours rose. Que de petits ennuis...

C'est ainsi que, l'autre jour, Louis Delblat eut à trancher un différend... culinaire.

— La cuisine, mais c'est trop cher ! s'exclamèrent l'autre jour quelques coureurs. Jamais nous ne mettrions trois mille cinq cents francs pour l'équipe.

Et d'aller, en délégation, au bureau directorial du Vél'Hiv' où Louis Delblat, qui avait pourtant pas mal de choses à faire, les reçut immédiatement, n'ignorant pas qu'on ne badine pas, dans le monde des coureurs, sur les questions de ravitaillement.

— Voilà ! dit le seigneur Coutarel, pour nous, les prix sont prohibitifs. Pouvez-vous nous amener notre cuisinier ?

— Et si chaque team me tient ce raisonnement, où mettrai-je vos fourneaux ?

— Je ne parle pas seulement pour Buysse-Billiet. Pellaers est avec moi, ainsi que Speicher-Magne et Archambaud-Guimbretière.

— Soit ! Je n'ai pas à soutenir plus Kaiser que Delaye ou votre maître queux. Faites comme vous l'entendrez.

Aussitôt, le bruit se répandit, au quartier des coureurs, que l'on pouvait amener ses cuisiniers.

— Pourquoi pas ma femme, dit un coureur, il n'y a pas de petites économies ?

Mais là, le directeur du Vél'Hiv' ne voulut rien savoir.

— Il y aura trois cuisiniers pour quinze équipes, débrouillez-vous.

Bagarre pour les cuisiniers, bagarre pour les soigneurs.

— Je ne veux être soigné que par Renard, déclara Antonin Magne au moment où l'on parlait de l'associer à Guimbretière, qui avait déjà retenu les services d'un autre soigneur.

— Et moi, répliqua Guimbretière, je tiens à conserver mon second.

Discussion et puis cette solution :

— Tant pis pour les frais, restons sur nos positions.

Et puis, Magne a été associé à Speicher, qui désirait, précisément, travailler avec Renard. Tout s'est arrangé, automatiquement, Renard — très demandé — ayant rassuré Pequeux, autre client :

— Je prendrai deux « cagnas » côté à côté, comme ça, je pourrai tout faire.

Gare au cumul, Renard...

Jean Maréchal s'entraîne. Jean Maréchal est en forme. Les deux nouvelles ont couru notre petit monde cycliste à deux mois d'intervalle.

Oui, Jean Maréchal est en forme ; il suffit de le voir pour n'en plus douter : visage tiré, teint jaunâtre, taille mince, tous les signes extérieurs de la bonne condition physique.

Et de l'entendre :

— Ça va très bien. J'en suis à quinze cents kilomètres sur la route, et je sens que je pédale facilement.

Dès les premières épreuves routières, nous jugerons Maréchal à l'œuvre, et, comme il est devenu raisonnable, Maréchal continue à jouer

les porteurs, l'après-midi, dans Paris, qu'il ait ou non, le matin, effectué une grande randonnée sur la route.

S'il est sage, Maréchal peut redevenir le Maréchal de 1930 : l'homme qui enleva Paris-Roubaix et Paris-Tours en quelques jours.

Mallet ? Un petit bonhomme haut comme trois pommes. Mais quel petit bonhomme.

De tous les indépendants parisiens, il est l'un des rares qui soient demeurés fidèles à leur club.

Entré à Rivoli Sportif, il n'en est plus sorti et son directeur sportif, Pierre Lézé, faisait remarquer l'autre jour :

— Je n'ai jamais vu un gosse aussi fidèle. Et il ira loin, vous verrez ! Il n'est pas vite au sprint, mais quel grimpeur remarquable, et aussi, quelle endurance ! Fera-t-il enfin le Tour de France, dans lequel je suis impatient de le voir ? Sa sélection lui a toujours été refusée, mais je crois bien que cette année il l'obtiendra.

D'ailleurs, le Rivoli Sportif, sans faire grand bruit, a déjà sorti pas mal de champions : Terreau (1929-1930), Louviot (1931), Lauck (1932), Mallet (1933-1934).

A quand le prochain ?

On parle beaucoup de Charpentier, à Paris. Beaucoup plus, sans doute, que Charpentier ne parle de Paris, dans sa garnison de l'Est.

C'est que plusieurs clubs ont l'espoir de l'avoir dans leur équipe en obtenant sa qualification comme indépendant, et il est aussi certain directeur sportif qui fait des pieds et des mains pour décider Charpentier à entrer chez lui.

Nombreux sont ceux qui conservent l'espoir de ramener dans le droit chemin le joyeux fantaisiste qu'est le champion olympique.

Y réussiront-ils ? Souhaitons-le de toutes nos forces. Charpentier possède de trop gros moyens pour ne pas les employer utilement sur les routes.

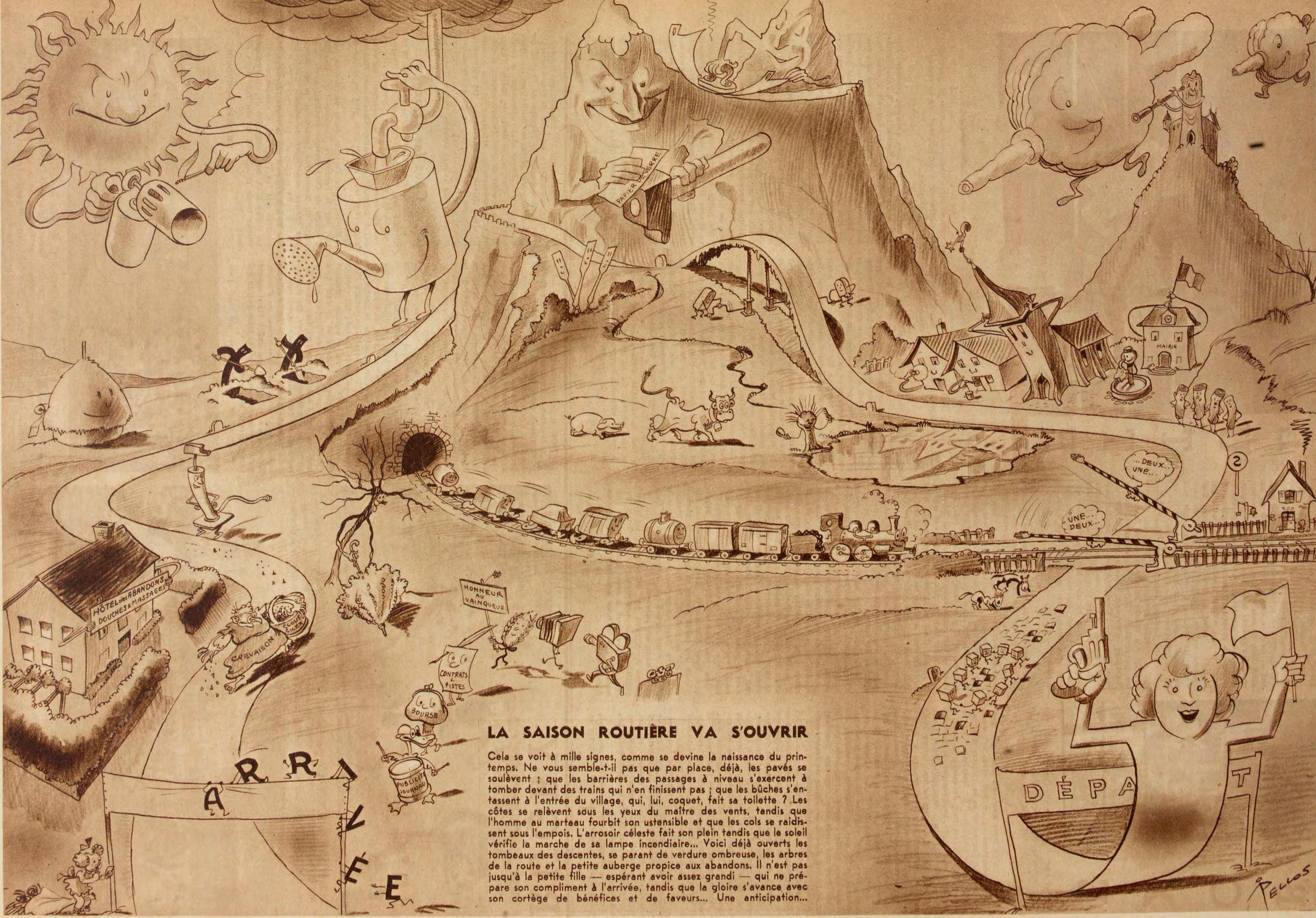
F. L.

LOTERIE NATIONALE

Le secrétaire général de la Loterie Nationale porte à la connaissance du public que l'émission de la tranche spéciale du Grand Prix de Paris de la Loterie 1938 est ouverte depuis le 28 février.

Cette tranche, limitée à 150 millions de francs, comportera 90 millions de francs de lots, dont 30 millions seront attribués par un tirage préliminaire fixé au 24 juin et 60 millions selon les résultats du Grand Prix de Paris, qui se disputera le 26 juin sur l'hippodrome de Longchamp.

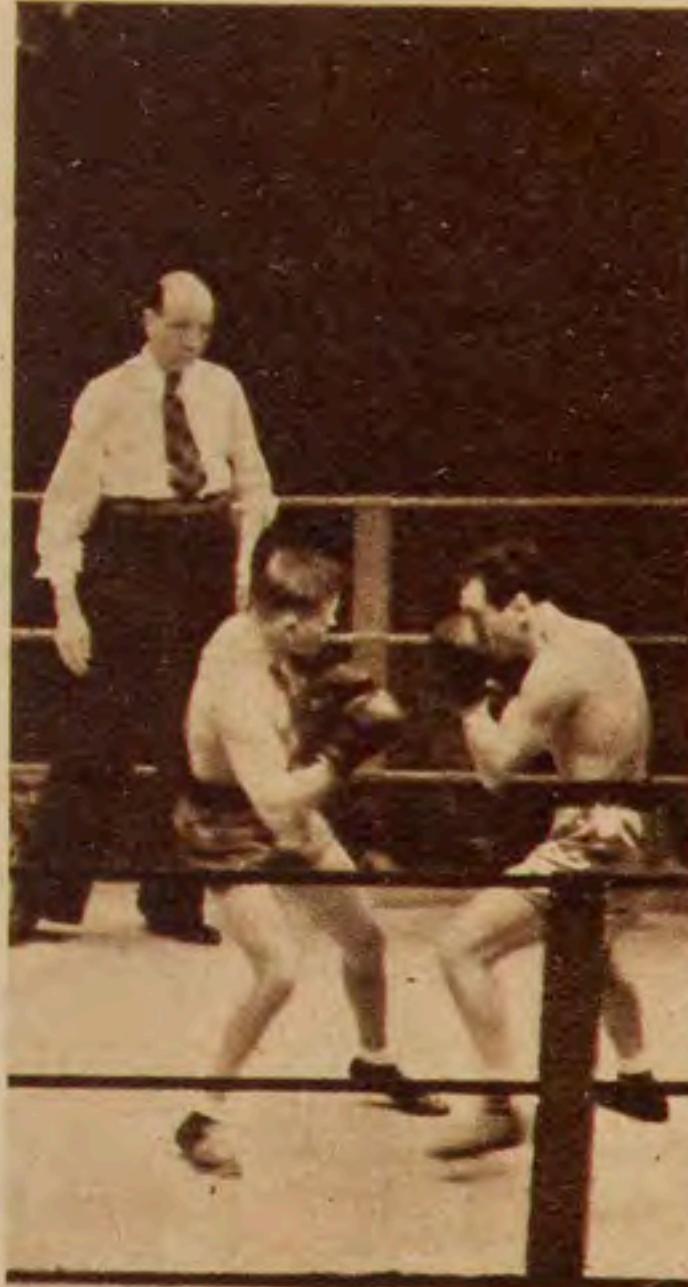
Les billets, au nombre de 1.500.000, seront répartis en 15 séries de 100.000 et mis en vente dans les conditions habituellement pratiquées par la Loterie.



LA SAISON ROUTIÈRE VA S'OUVRIR

Cela se voit à mille signes, comme se devine la naissance du printemps. Ne vous semble-t-il pas que par place, déjà, les pavés se soulèvent ; que les barrières des passages à niveau s'exercent à tomber devant des trains qui n'en finissent pas ; que les bûches s'entassent à l'entrée du village, qui, lui, coquet, fait sa toilette ? Les côtes se relèvent sous les yeux du maître des vents, tandis que l'homme au marteau fourbit son ustensile et que les cols se raidissent sous l'empois. L'arrosoir céleste fait son plein tandis que le soleil vérifie la marche de sa lampe incendiaire... Voici déjà ouverts les tombeaux des descentes, se parant de verdure ombreuse, les arbres de la route et la petite auberge propice aux abandonns. Il n'est pas jusqu'à la petite fille — espérant avoir assez grandi — qui ne prépare son compliment à l'arrivée, tandis que la gloire s'avance avec son cortège de bénéfices et de faveurs... Une anticipation...

BOXE



WAGRAM : Angelmann-Decico. — Les deux adversaires s'observent. Decico (à droite), très couvert.

IL me semble vous avoir dit ici, il y a quelques semaines — ce doit être fort exactement à l'occasion de la victoire d'Angelmann sur le champion de Belgique Vandembos — qu'on avait tort de croire la bataille des coqs cantonnée uniquement à quelques unités type Al Brown, Sangchili, Peter Kane et Decico. Oui, il me semble bien même avoir demandé qu'on donne une chance à Angelmann. Nous n'aurons pas eu à attendre longtemps. Jeudi dernier, au banc d'essai de la salle Wagram, Valentin Angelmann a confirmé tout le bien que nous pensions de lui en battant nettement Poppy Decico aux points. Non, cette victoire n'est pas à comparer avec celle que le nouveau champion du monde des poids coqs a remportée sur le même homme, mais elle s'inscrit pourtant sur le record d'Al et de Tintin de façon semblable : bat Decico aux points.

Puisque nous en sommes à la bataille des coqs, constatons qu'elle est loin de toucher à sa fin. Certes, Al Brown a écarté l'Espagnol Sangchili de sa route et repris son trophée perdu à Valence. Mais le défi qui lui est accordé est mince. Le 30 avril prochain le noir aura devant lui un adversaire autrement dangereux, le fameux petit forgeron britannique Peter Kane. Et puis que devient donc le Roumain Aurel Toma dans tout cela ? Il faudrait peut-être compter avec lui, car Aurel Toma figure en bonne place dans un choix des cinq meilleurs « coqs » du monde.

Quant à Angelmann il devra sans doute démontrer, devant Sangchili, qu'il est digne de rencontrer l'actuel champion du monde. Du moins cette dernière épreuve semble-t-elle logique. Il est vrai que la logique n'est pas ce qu'on trouve le plus facilement dans notre petit univers pugilistique.

J'en suis encore à me demander pourquoi on a éprouvé le besoin de nous présenter le

champion italien Oldoini. N'avons-nous pas assez de « moyens » disponibles à Paris ? Tenet, Candel, Janas, Prilleux, Cadot, Kid Tunero et Christoforidis... La liste est importante, vous le voyez. Alors, pourquoi Oldoini ?

Nous aurions préféré de beaucoup un combat entre deux de ces hommes choisis au hasard. Oui, je sais qu'il est louable de rechercher des talents nouveaux. Eh bien ! permettez-moi de constater qu'on s'est légèrement trompé à propos du poids moyen italien. Oldoini — qui n'était d'ailleurs pas battu par Cadot — nous a donné l'impression d'un homme sur le toboggan. Des poids moyens « sur les rotules », nous devons avoir cela chez nous sans avoir besoin de les faire venir de l'étranger.

Bernard Leroux, vainqueur de Len Hampton — lequel compte un k. o. sur Benny Lynch — a trouvé le moyen de se faire battre mercredi, à l'Elysée Montmartre, par le champion d'Espagne Fortunato Ortega. Je veux bien que l'Espagnol soit un boxeur particulièrement malin, mais je reste surpris qu'il n'ait pas fallu plus de qualités à Leroux pour obtenir la décision sur des hommes qui comptent parmi les meilleurs mouches britanniques. Mais c'est peut-être une question de climat...

★

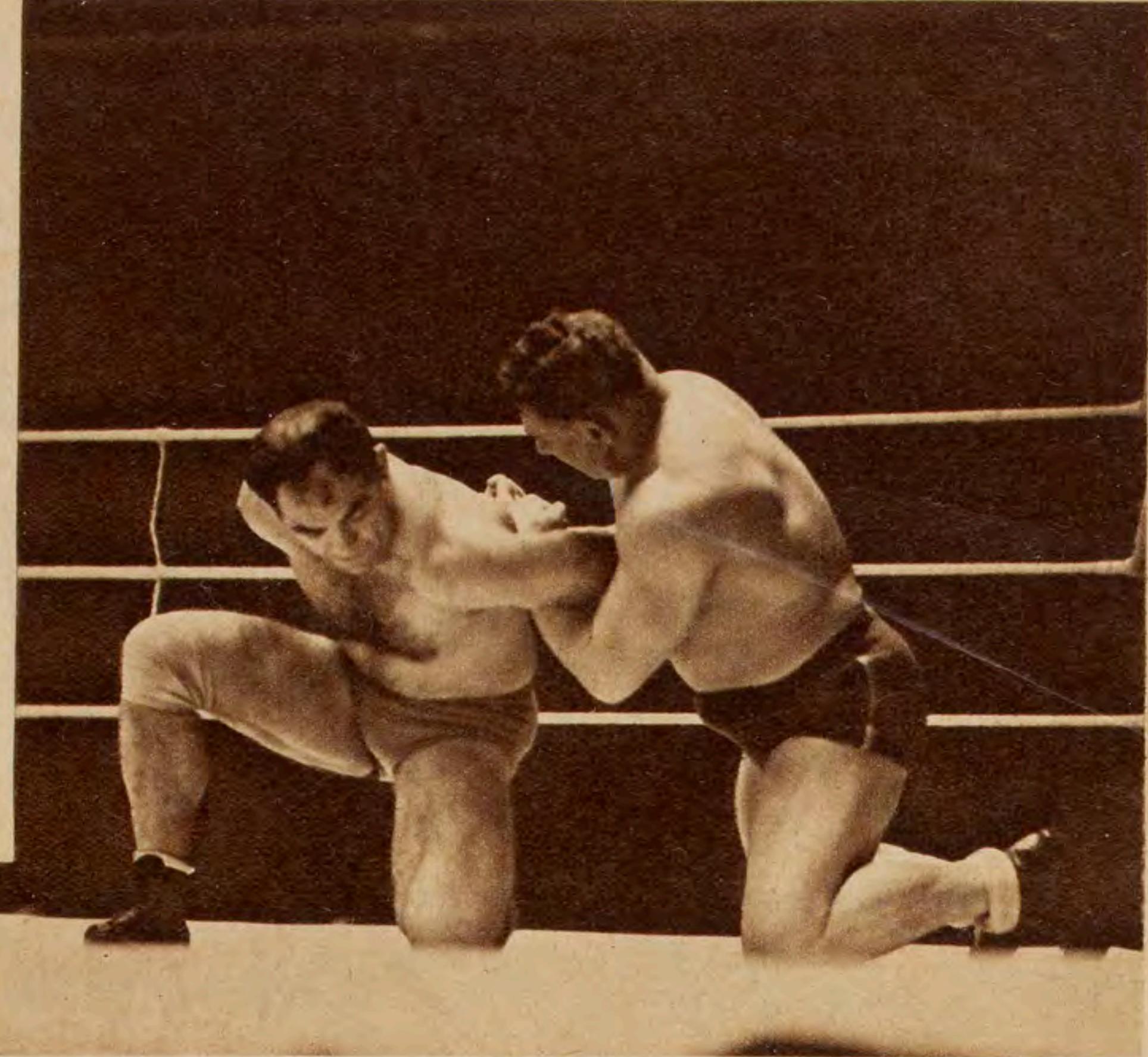
Décidément, Tommy Farr joue de malheur, au cours de sa campagne américaine. Battu, il y a quelques semaines, par l'ancien champion du monde Jimmy Braddock — qui, depuis, a annoncé sa retraite — il vient de se faire battre par Max Baer, ancien champion du monde, lui aussi, qu'il avait si bien battu à Londres, il y a deux ans. Cette fois, Max Baer se mit sérieusement au travail. Tommy Farr faillit bien ne pas aller plus loin que le 3^e round. C'est qu'après tout et malgré qu'il ne fasse rien pour qu'on le prenne au sérieux, Max Baer possède une bonne droite. Voici donc notre fantaisiste reparti sur la longue route du championnat du monde. Il est bien capable d'arriver au bout, à moins qu'il ne s'amuse en route...

Vandembos, ancien adversaire malheureux d'Angelmann et champion de Belgique des mouches, s'est fait battre aux points et a perdu son titre. Son adversaire, Degryse, ne nous est pas autrement connu, et les comptes rendus de la bataille n'ajoutent pas grand-chose à la réputation du nouveau champion. Il paraît que Vandembos, qui a pris du poids, avait été obligé de passer l'après-midi au bain de vapeur pour tâcher de perdre les quelques livres qui lui coûtaient déjà son titre. Il paraît aussi que, lorsqu'il monta sur le ring, c'est à peine s'il pouvait mettre un pied devant l'autre. Ce qui vous donne tout de suite une fière idée de la classe de ce Degryse...

Les journaux américains nous ont appris que Tony Canzoneri, ancien champion du monde des poids plume et des légers, parlait de faire sa rentrée. Je me souviens d'avoir rencontré Tony un certain soir au « French Casino » de New-York. A ce moment, l'ancien champion paraissait « marcher sur les talons » — ceux qui connaissent la langue pugilistique me comprendront — Tony aurait retrouvé tout à coup une seconde jeunesse ? Que la boxe est donc une maîtresse dure à oublier !...

ROBERT BRE.

LUTTE



PALAIS DES SPORTS : Rigoulot a battu Savoldi en lutte libre. — Savoldi (à gauche) se dégage d'une clef que Rigoulot vient de lui porter et, s'arc-boutant, va se relever, obligeant Rigoulot à lâcher prise.

LES matches de l'Italo-Américain Joe Savoldi sont suivis avec intérêt par un public toujours très nombreux. Il est vrai qu'ils constituent une des plus belles démonstrations de catch à la manière américaine, et s'ils sont très spectaculaires, ils n'en sont pas moins disputés sans excès ni brutalités.

Depuis sa venue à Paris, Joe Savoldi avait battu une bonne demi-douzaine parmi les meilleurs poids lourds européens qui combattaient au Palais des Sports, et ses dernières victoires qui l'avaient mis en vedette étaient celles acquises sur le champion d'Europe et sur Rigoulot. Mais un homme avait stoppé son ascension, Henri Deglane, qui fit une première fois match nul avec lui et qui, dernièrement, le battait nettement.

Au lendemain de cette victoire de Deglane, Charles Rigoulot demanda sa revanche à l'Italien. Il l'a eue, et de belle manière, en triomphant, au Palais des Sports, après un combat qui dura soixante-cinq minutes. Ce ne fut pourtant pas faute que Savoldi n'ait placé son fameux saut-chassé, saut auquel, d'ailleurs, Rigoulot répondit à plusieurs reprises, ce qui est la meilleure preuve que Charlot n'est pas seulement lourd et puissant, mais a acquis de plus la rapidité d'exécution qui, pendant quelques années, lui fit défaut.

L'Italien attendit longtemps, à son habitude, l'occasion de placer son coup décisif.

Soixante-cinq minutes s'étaient écoulées lorsque, à l'issue d'un double bras à l'américaine, et tandis que Charlot se relevait, il crut l'instant propice pour sauter. Mais, pour une fois, son coup manqua de précision, il toucha bien le populaire Charlot au menton, mais pas assez fort pour le mettre k. o. Quelque peu déséquilibré, Charlot se ressaisit et, dans un prompt réflexe, par un enfouissement, plaqua le redoutable vainqueur de Koloff au tapis pour le compte.

L'ex-haltérophile conduisit son combat de la seule manière qui puisse lui permettre de le mener à bonne fin, c'est-à-dire en s'éloignant le plus souvent des cordes et en obligeant son adversaire à lutter au tapis. Cette tactique excellente en tous points confirme que Rigoulot a conquis maintenant ses galons de grand catcheur.

Un autre homme qui marchait de succès en succès, le Danois Martinson, fut également arrêté dans son ascension par le très rapide Hongrois Sandor Vári; encore que Martinson ait fait match nul, ce qui ne constitue pas tout à fait une défaite devant un homme de la qualité de Vári.

Le champion d'Europe des mi-lourds Stan Karolyi infligea une honnête défaite à l'ex-policier américain Joe Campbell dont la fin de saison est loin d'être aussi brillante que le début.

RENE MOYSE.

RUGBY



RUGBY XIII. — BORDEAUX (par belino). — Championnat de France : Villeneuve XIII-Paris XIII (18-5). — Bien groupés, les équipes villeneuves ont amorcé une dangereuse attaque. Daffis, porteur du ballon, surveille ses adversaires. De gauche à droite : Daffis, Faure, Calmels, Suhette, Lespitahou, Puyelo.



RUGBY XV. — ORLEANS : Armée de Terre-Marine (33-6). — Le premier essai de l'Armée. Malgré le placage de l'arrière Bonnus, un « poilu » réussit à poser le ballon derrière la ligne blanche.

EST-CE la conséquence des questions internationales si troublantes à l'heure actuelle, toujours est-il que le domaine de la Fédération Française de Rugby fut la semaine dernière le théâtre d'une activité militaire assez exceptionnelle. On vit en effet jeudi dernier à Orléans l'équipe de l'armée aux prises avec celle de la marine et le dimanche suivant le quinze de l'armée qui avait battu de 33 à 6 — excusez du peu — son rival de la marine avait l'honneur de rencontrer à Lyon l'équipe du C. S. de Vienne, champion de France.

Le match s'annonçait fort équilibré. Il donna lieu en effet à une lutte serrée, souvent très intéressante et qui se termina par la victoire des civils sur les militaires.

On peut dire que l'échec des militaires fut d'autant plus honorable qu'ils se trouvèrent handicapés presque au début de la partie par l'indisponibilité de leur demi-d'ouverture Pinsonneau. Ainsi l'équipe de l'armée fut réduite à jouer à quatorze contre quinze pendant toute la première mi-temps et le fait qu'à l'instant du repos le C. S. de Vienne ne menait que par 6 à 3 indique fort bien qu'en dépit de leur infériorité en nombre, les militaires avaient fait une excellente résistance.

La seconde partie du match fut d'ailleurs encore à l'avantage des champions de France. Avantage à vrai dire très limité étant donné qu'il ne s'exprime que par les trois points qui complétèrent leur actif.

Du point de vue individuel qui était d'au-

tant plus intéressant étant donné que les deux équipes comptaient nombre de joueurs aspirant à faire partie de l'équipe de France, on peut distinguer, parmi les militaires, les trois-quarts centre Boyer et Prudhomme, le trois-quart aile Clergue, le demi de mêlée Thiers dont les coups de pied furent comme d'ordinaire extrêmement efficaces et les avants Charton, Rivière et Lacabanne. Du côté viennois le jeu, plus anonyme, ne mit guère en évidence que l'ailier Rival, le demi d'ouverture Gauthier, les avants Daurès, Pallin, Théau et Renz.

Chez les Treize

Le championnat de la Ligue de rugby 13 indiquait les matches Toulouse-Côte Basque, Lyon-Albi, Villeneuve-Paris, Catalans-Dax et Pau-Roanne. Comme on le supposait, les équipes de Lyon, Villeurbanne, Catalans et Roanne gagnèrent leur match avec plus ou moins de facilité.

En fait, tout l'intérêt de la journée se portait sur la rencontre Toulouse-Côte Basque. L'équipe de Côte Basque semblait avoir, à la juger du moins sur l'ensemble de sa saison, une chance supérieure de succès. Contrairement à cette pensée, elle fut battue à Toulouse par 25 à 3. On voit par là toute l'étendue des progrès que les Toulousains, nouveaux venus au rugby à 13, ont accomplis depuis l'époque encore toute proche où ils ont fait leurs débuts.

CHARLES GONDOUIN.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN : R. C. F.-Lyon O. U. (19-15). — Une brillante action due à l'initiative du demi parisien Tastet. Délaissant l'attaque du côté ouvert, il amorce avec l'ailier Poudens un mouvement le long de la touche qui surprend les Lyonnais. De gauche à droite : Clive, Goyard, Mälard, Tastet, Celle, Daquo, et, à l'extrême droite, Poudens.

LE DIMANCHE CYCLISTE

Les pistards français ont mal terminé la saison d'hiver

LES sprinters, d'une part, les stayers de l'autre, ont été nettement battus au Vel' d'Hiv'. Il est vrai que Scherens et Erich Metze étaient en grande forme et que le premier fit oublier les faiblesses de Richter et Falk Hansen, le second dominant nettement Severgnini. Et malgré toute leur bonne volonté, Gérardin et Lacquehay, les meilleurs de nos représentants, durent s'incliner devant le Belge et l'Allemand.

Scherens a même été extraordinaire. Il y a bien longtemps que nous ne l'avions vu aussi décidé. Il fit tout ce qu'il voulut, partant de toutes les positions, sprintant comme il se fut agi pour lui de défendre son maillot de champion du monde. Et l'on sait le cœur que Scherens met à garder son titre. Gérardin ne put que le contraindre à s'employer à fond, et ce n'est déjà pas si mal.

Quant aux autres, ils sont incontestablement barrés de deux longueurs par le Belge et Gérardin, pour qui les sports d'hiver constituent toujours un excellent entraînement.

En demi-fond, Metz eut à compter avec Lacquehay. Il fut même battu en poursuite par notre compatriote. D'un rien, c'est vrai, mais Metze ne triompha-t-il pas, lui aussi, d'un souffle dans la course en ligne de quarante kilomètres ? Et Severgnini et Terreau jouèrent les Michard, Chaillot, Falk Hansen et Richter, avec Metze et Lacquehay.

A total, les étrangers eurent deux points d'avance.

C'était suffisant...

Désormais, les duels Scherens-Gérardin et Metze-Lacquehay vont se poursuivre dans les vélodromes découverts, et nous prendrons toujours un vif plaisir, au cours des mois prochains, après les Six Jours, à retrouver ces magnifiques athlètes qui font toujours si consciencieusement leur travail.



VEL' D'HIV'. — Falk Hansen, entre deux sprints, bavarde avec sa femme.



VEL' D'HIV'. — Un passage en vitesse de Charles Lacquehay.



VEL' D'HIV'. — Gérardin, qui n'a pas été heureux, se laisse remonter le moral.

A Richard le brassard

Au cours de cette réunion, entre les diverses épreuves des Grands Prix d'Honneur, Gérard remit en jeu le brassard poursuite du Vel' d'Hiv', et Richard le lui reprit en effectuant l'un des meilleurs temps de la saison, montrant qu'il avait retrouvé sa condition physique la meilleure, après avoir eu à subir les attaques de la grippe.

Son brassard, Richard le conservera maintenant jusqu'à l'hiver prochain. Ainsi que la rente...

GEO TYZOR

Gianello étonnant grimpeur

EN l'absence de l'Italien Barral, blessé, le Cannais Gianello était le grand favori de la course de côte du mont Faron. Qui, en effet, hormis le Transalpin, recordman de

l'épreuve, pouvait prétendre inquiéter Gianello, grimpeur remarquable, ayant, au surplus, l'habitude des efforts violents à froid ? Personne... Mais Gianello, en grande forme, résolut de démontrer que Barral, lui-même, ne l'eût pas géné pour la première place, et c'est ainsi qu'il démarra dès le départ avec le secret espoir de devenir recordman du mont Faron. Il allait réussir au delà de ses espérances. En effet, alors que Barral avait couvert la distance en 19' 1" 2/5, Gianello l'effectua en 18' 44". On ne s'attendait pas à une telle différence.

La course, du même coup, fut des plus simples. Au Trou du Diable, à deux kilomètres du départ, Gianello, se retournant, constata qu'il ne restait plus qu'un homme dans son sillage : le petit Mallet, le vainqueur du Grand Prix de la ville de Nice.

Derrière, on notait, dans l'ordre, Berrendero, Vietto, Molinar, Vaucher. Et aucun d'entre eux ne semblait décidé à pourchasser Mal-

let et Gianello dont l'escalade allait se poursuivre sans à-coups, mais à toute allure, jusqu'à moins d'un kilomètre de l'arrivée. A ce moment Mallet faiblit légèrement. Alors Gianello prit le mors aux dents et, sans douleur, termina son effort : Mallet arrivant avec quinze secondes de retard. Il n'avait fallu que sept cents mètres à Gianello pour obtenir une telle avance sur Mallet, dont la performance n'en est pas moins remarquable.

Et Vietto, de son côté, confirma qu'il retrouvait peu à peu sa forme la meilleure. En terminant quatrième derrière Molinar il eut une explosion de joie : « Je me sens de mieux en mieux... »

A son retour à Toulon son premier soin était de télégraphier à son directeur sportif, André Trialoux : « La forme est bonne. Tout va bien. »

Dans Paris-Nice, Mallet et René Vietto se sont sans nul doute très redoutables.

Le Tour du Limbourg

Les routiers belges, à leur tour, ont repris le collier, dimanche, à l'occasion du Tour du Limbourg. Cette épreuve, à laquelle plus de cent coureurs participèrent, nous intéressait tout particulièrement pour Jean Maréchal qui y effectua sa rentrée de routier. Or, Maréchal tint longtemps sa place dans le lot de tête. Et puis, à cinq tours de la fin, alors qu'il se trouvait toujours avec les leaders, Maréchal abandonna. Sans doute ne voulut-il pas forcer ne se sentant pas encore au mieux de sa forme. C'est qu'il y avait plus de 200 kilomètres à accomplir, et Maréchal a certainement fait preuve d'une rare sagesse en n'insistant pas pour son premier effort après plusieurs mois d'inaction.

Et la victoire est revenue à Huts à 40 de moyenne, ce qui indique clairement que les Flamands sont déjà fin prêts.

C'est au sprint que Huts a pris la première place, battant Vissers, Grahi, Spiessens, etc.

Pour un homme qui, paraît-il, ne vise que le Tour de France, Vissers est déjà bien en jambes.

N'est-ce tout de même pas un peu tôt ?



COURSE DE COTE DU MONT FARON (par belino). — Mallet, qui se classera second de l'épreuve, mène ici le peloton.

Spleen?

Il passera vite avec un verre de vin qui chante dans le cœur, ensoleille l'esprit et donne du goût à la vie parce qu'il provient du vignoble le plus méridional de France, et que riche de vitamines et de sève, il refait les forces défaillantes.

Cadeau!

BYRRH
TRIOMPHE DES
VINS GENEREUX
"consommé en
famille comme
au café"

Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.O.)
C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.

POIDS ET HALTERES

Les championnats de France de force s'étaient terminés, la saison passée, par une belle victoire des Parisiens qui s'étaient octroyé les six titres mis en compétition.

Ceux de la saison 1937-38 qui viennent d'être disputés au gymnase Japy ont marqué un net réveil de la province : trois titres lui reviennent et trois restent aux Parisiens. Deux des trois titres de champion qui émigrent de Paris, celui des plumes et celui des légers, vont à l'Afrique du Nord dont l'effort en faveur des poids a été remarquable ces trois dernières années. Le troisième titre que doivent abandonner les Parisiens est celui des mi-lourds que détenait jusqu'alors le champion olympique Louis Hostin.

On escomptait un match très serré entre Louis Hostin et le Parisien René Florent, le seul poids lourd engagé dans cette compétition depuis la retraite du Nordiste Dumoulin, passé professionnel. Mais Louis Hostin abandonna un peu trop prématurément, et, ce dernier parti, Florent n'avait plus rien à craindre pour conquérir le titre toutes catégories ; le premier mi-lourd classé étant Ferrari, de Montpellier, qui totalisa 347 kg 500 alors que Florent réussissait 362 kilos 500. On voit que la marge est grande entre le meilleur poids lourd et le champion mi-lourd, Hostin excepté.

Le titre des coqs fut aisément conservé par le Parisien Obin qui totalisa 252 kilos 500 devant Duchesne et Clément qu'il battit de

5 kilos. Au cours de l'arraché à deux bras, Obin battit le record de France avec 83 kilos, l'ancien record était sa propriété avec 80.

Charles Duverger perdit son titre de champion des plumes qui revint à l'Oranais Verdu. Ce dernier qui, l'an dernier déjà, laissait prévoir une très grande classe, totalisa 282 kilos 500 et peut faire beaucoup mieux encore. Au jeté à deux bras il réussit 117 kilos 500, performance qui battait le record détenu par le Nantais Baril avec 116 kilos, mais qui ne fut pas acceptée. Verdu pesant un peu plus que le poids. Le titre des légers revint à l'Algérien Aleman, avec 315 kilos. Il était jusqu'alors la propriété de l'ex-champion olympique René Duverger, qui succomba de 2 kilos 500. Comme son frère Charles, René fut battu au jeté pour avoir effectué son dernier essai avec un double mouvement d'épaules, essai qui fut très justement refusé aux deux frères.

Trois concurrents seulement disputèrent le titre des moyens que le Parisien Lepreux conserva très aisément avec un total de 340 kilos contre 310 au Roubaïsien Perquier et 295 au Parisien Gardechaux.

Par suite de l'abandon de Louis Hostin, Ferrari est champion de France des mi-lourds avec 347 kilos 500 devant le Parisien Allene. toujours sur la brèche et qu'il bat de 5 kilos.

Ajoutons que cette année, et pour la première fois, les titres de champion étaient disputés sur trois mouvements seulement : le développé, l'arraché et le jeté à deux bras.

M.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

LE
NATIONAL



PARC DES PRINCES : R. C. Paris-F. C. Sochaux (0-4). — La défaillance des Sochaliens, qui semblait devoir donner un regain d'intérêt au Championnat, n'aura pas eu de suite. Le leader s'est aisément réhabilité devant le public parisien, malgré l'activité du R. C. Paris et sa défense décidée dont notre document donne un aperçu. Dans cette lutte pour une balle haute, on reconnaît, de gauche à droite : Diagne, Jordan, Williams et Banide.